
17495
507



p112 [illegible]

LIGIEUSES

BYRON

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

DES

IDÉES RELIGIEUSES

DE

LORD BYRON

PAR

UN DE SES CONTEMPORAINS

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX
M DCCC LXVI

RELIGION

M

que

Vi

en

L

(

AVANT-PROPOS

Monsieur de Lamartine vient de publier un travail, que nous ne qualifierons pas, mais que lui a intitulé : *Vie de lord Byron.*

Dans cette vie, parmi les choses qu'il avance *en opposition à tout ce qui résulte des écrits de lord Byron, des actes de sa vie, des témoignages de ceux qui ont été le plus à même de le connaître*, figure aussi *qu'il était un grand ennemi du christianisme.*

Dans l'état actuel des esprits sur le grand sujet des croyances religieuses, il nous a semblé qu'il ne serait pas de trop d'ajouter aux opinions des grands esprits, celle aussi de lord Byron.

Ayant obtenu la permission de l'auteur de déta-

cher un chapitre, traitant de ce sujet, d'un ouvrage que nous allons publier prochainement sur le grand poëte anglais, nous nous empressons de l'offrir à ceux qui aiment avant tout trouver, dans les biographies des grands hommes, *la vérité et la justice.*

Juin 1866.

RELIGION.

> Pour le triomphe d'une cause d'une si grande importance pour l'humanité, il n'y a jamais trop d'adhésions. . . . .
> . . . .
> Mais ce n'est pas assez de compter les suffrages, il faut surtout les peser.
>
> SCHERER.

Les combats entre le cœur et la raison, en matière religieuse, ont commencé pour lord Byron presque dès l'enfance. Le besoin de les mettre d'accord était si grand chez lui, que, s'il n'en venait pas à bout, son âme était perplexe et agitée. Il était, pour ainsi dire, encore dans son berceau que déjà, au milieu de ses jeux, les problèmes de la vie occupaient sa pensée à peine éclose; et sa bonne nourrice May, qui lui chantait les psaumes pour l'endormir, devait aussi répondre à des questions qui prouvaient les dangereuses curiosités de son intelligence.

« Parmi les particularités de son enfance (dit Moore), il ne faut pas oublier ce que le mari de sa première nourrice disait de lui, c'est-à-dire que quand il était encore un tout petit enfant, il était déjà extrêmement questionneur, et embarrassant par les interrogations qu'il leur faisait sur la religion[1]. »

A dix ans, il fut placé à Dulwich dans la pension tenue alors par le R. Dr Glennie. Et dans la relation que le Dr Glennie donne à Moore, après avoir parlé des qualités aimables de l'enfant Byron, il ajoute :

« Il avait déjà, à cet âge, une connaissance intime de la partie historique des saintes Écritures, et il était extrêmement heureux de causer sur ces sujets avec moi, particulièrement après nos exercices religieux du dimanche soir ; et alors il raisonnait, sur les faits contenus dans les livres sacrés, avec toute l'apparence de foi dans les vérités divines qu'ils inculquent. »

Mais, en même temps que son cœur se portait ainsi vers Dieu, la force de sa raison commençait à réclamer impérieusement ses droits. Tant qu'il resta abrité dans la maison paternelle, sous l'œil de sa mère, et de jeunes ecclésiastiques, ses premiers précepteurs, qui mettaient leurs préceptes d'accord avec leur pratique ; et tant que sa raison n'eut pas encore reçu une certaine force de développement, il fut pieux et orthodoxe. Mais, quand il entra au collége et surtout à l'université de Cambridge, un vaste champ

1. Moore, tome I, page 46.

de contradictions s'ouvrit devant son esprit observateur et méditatif. Ses réflexions et l'étude des grands problèmes de l'âme vinrent bientôt élever des nuages dans son esprit et projeter leur ombre sur son orthodoxie. Si donc lord Byron eut réellement le malheur de perdre plus tôt que les enfants ordinaires la foi naïve de son enfance, le phénomène est facilement expliqué. Lord Byron, par l'universalité de son génie, réunissait aux facultés qui font les poëtes, celles d'un esprit éminemment logique, positif et pratique ; et, comme en tout il fut précoce, il le fut également dans la force de réfléchir et de raisonner.

« Jamais (dit Moore) lord Byron ne perdait de vue la réalité et le bon sens pratique ; son génie, quelle que fût la hauteur à laquelle il s'élevait, gardait toujours sur la terre un point d'appui. »

Sa curiosité intellectuelle fut encore une passion précoce en lui, et les circonstances le servirent si bien qu'à quinze ans, et bien plus à dix-huit (chose à peine croyable), il avait déjà parcouru deux mille volumes, parmi lesquels tous les principaux systèmes de philosophie, anciens et modernes, avaient étalé leurs contradictions devant sa vive et profonde intelligence. Cette soif de connaître (irrégulière selon la discipline de l'école et de l'université) était d'autant plus phénoménale qu'elle coexistait chez lui avec la passion des jeux de l'enfance et de tous les exercices corporels dans lesquels il excellait, et dont il était fier. Mais, comme il don-

nait à son esprit cette forte nourriture en dehors des règles ordinaires et de la discipline routinière des colléges et des universités (routine qu'il détestait comme Milton, Pope, et presque tous les grands esprits), les progrès réels de son intelligence restaient cachés à ses maîtres et même à ses compagnons d'étude. Cette erreur d'esprits peu clairvoyants, ne pouvait pas être partagée par d'Israëli, le grand analysateur du génie. « Lord Byron, dit-il, était un enfant studieux, mais il aimait à le cacher à ses camarades, et à leur paraître oisif, trouvant cela plus aimable. »

En même temps que l'adolescent fortifiait ainsi son intelligence par des études irrégulières mais fortes, par sa nature méditative et passionnée pour la vérité, ayant au plus haut degré le besoin de l'affirmation, il éprouva plus impérieusement que n'éprouve la jeunesse de la quinzième année, le désir de soumettre les enseignements traditionnels à l'examen. Il voulut se demander sur quelles preuves incontestables reposaient les dogmes qu'on lui commandait de croire; ces preuves, on les lui montrait dans les livres saints appuyées de l'infaillibilité de l'Église!

Il lisait donc avec avidité une foule de livres sur la religion, et il les lisait avec une naïve ingénuité et avec l'espérance d'en sortir avec une foi encore plus ferme. Mais est-ce vraiment là qu'il pouvait la trouver? Pour de certains esprits, ces livres ne sont-ils pas plutôt dangereux?

« Ce qu'il y a de vrai (dit l'auteur des *Essays*), c'est que pour un esprit qui n'a jamais nourri une objection contre la révélation, un de ces livres destinés à combattre les objections peut être le moyen de lui en suggérer. » Et ailleurs, le même auteur dit encore de ces écrivains : « Impatients de la moindre hésitation à croire, ils nient, avec colère, qu'il y ait quelque poids dans ce que leurs adversaires ont avancé; dans la manière avec laquelle ils franchissent les plus sérieuses difficultés, ils trahissent une humeur qui nuit à leur raisonnement et aux preuves par lesquelles ils cherchent à l'appuyer. »

Après avoir lu un grand nombre de ces livres, il a dû probablement trouver avec le grand ministre Pitt, « que ces lectures *élèvent* beaucoup plus de doutes qu'elles n'en *dissipent;* » et réellement elles avaient plutôt inquiété et ébranlé que raffermi sa foi. En même temps, il voyait aussi une autre contradiction vivante. Il observait que ceux qui enseignaient les doctrines oubliaient trop souvent de mettre d'accord leurs préceptes avec leur pratique. En perdant le respect pour eux, il a du douter davantage de la sincérité des doctrines, et tout en restant religieux il a senti sa foi dans de certains dogmes s'ébranler de plus en plus. Et, en effet, dans le mémorandum de son adolescence, en énumérant les livres sur la religion qu'il a lus, il ajoute : « Tous très-ennuyeux. Je déteste les livres sur la religion, quoique je vénère et j'aime mon Dieu, délivré des notions blasphématoires et absurdes. » Dans cette situation de son esprit (dont on trouve surtout

la preuve dans les poésies de son adolescence), la philosophie de Locke, qui fait la discipline philosophique de Cambridge, et qu'il avait déjà effleurée, ainsi que d'autres philosophies, devint alors l'étude qu'il devait approfondir. Cette philosophie vint ajouter, avec ses contradictions, un énorme poids dans la balance de ses doutes.

Pouvait-il en être autrement? Locke n'enseigne-t-il pas que, toutes les idées venant des sens, l'idée de Dieu, si elle n'est pas appuyée sur la tradition, n'a pas d'autre fondement que les sens et la vue du monde extérieur? Si ce n'est pas la doctrine de ce philosophe, une logique rigoureuse peut la comprendre ainsi.

Locke croit en Dieu; cependant l'idée de Dieu, telle qu'elle résulte de sa philosophie, n'est pas celle de Dieu comme le comprend le christianisme. Par ce système, Dieu n'est même pas proclamé la cause de l'Univers. Mais le fût-il encore, quel serait le résultat de cette espèce de complaisance philosophique sinon que Dieu serait distinct du monde? Mais aurait-il pour cela les attributs que les idées de la raison, indépendantes de tout système, nous font apercevoir dans la divinité? Serait-il la puissance? la bonté? la perfection infinie? Non, car nous, ne pouvant le connaître qu'à travers un monde rempli d'imperfections, où le bien et le mal, l'ordre et le désordre sont mêlés, et non par l'idée de l'infini, qui seule peut donner une connaissance vraie et

complète de Dieu, il en résulte qu'il serait bien supérieur au monde, mais ne serait pas la perfection absolue.

Et après avoir méconnu Dieu, que dit cette philosophie de notre âme? Elle supprime une des preuves essentielles de la spiritualité, et par là compromet l'âme elle-même, puisqu'elle dit qu'il *n'est pas impossible que la matière pense*. Et où serait alors la nécessité d'une âme, si c'est le corps qui pense? Comment espérer une immortalité, si ce qui pense est sujet à la dissolution et à la mort?

Quant à notre liberté, elle se trouverait anéantie par les conséquences de ces doctrines; car elle ne résiderait pas dans l'activité intérieure de l'âme, mais elle serait limitée à notre pouvoir d'agir. Et nous faisons à chaque moment l'expérience de notre faiblesse contre les lois de la nature qui nous dominent en tous sens. Donc, voulant tout tirer des sensations, Locke, d'erreur en erreur, arriva presque au naufrage du devoir, du principe de la justice et de toute moralité; mais bon, honnête, libéral et chrétien, il ne put se sauver de ce naufrage, auquel il exposait les autres, qu'en s'arrêtant sur la pente de l'abîme qu'il ouvrait, inconséquent par la pratique avec ses idées spéculatives. Ses continuateurs, tels que Condillac et Cabanis, y sont tombés en suivant son système, et en le poussant plus loin.

Une doctrine qui n'admet pas la faculté de dé-

couvrir ou de démontrer les vérités religieuses qui sont le fondement de toute morale, qui ne reconnaît qu'à la tradition le droit de dispenser la foi; une métaphysique qui ne peut éviter les abîmes où toute moralité ne peut que sombrer par ses contradictions et par ses inconséquences; une telle doctrine ne peut être sans danger que pour ces esprits heureux, dont la soumission et la foi paisible est l'état naturel, qui croient sur parole, et sans demander de comprendre; pour ces heureux esprits que les études hardies, et les grands problèmes posés et discutés n'atteignent qu'à la surface, soit par leur faiblesse, soit parce que la révélation leur arrive avec une lumière si intense qu'elle fait pâlir celle de la simple raison. Mais pour les esprits plus logiques, plus curieux, dont la raison est exigeante et inquiète, qui veulent comprendre avant de croire, dont les liens avec la tradition se sont déjà relâchés parce qu'ils ont beaucoup réfléchi sur une foule de contradictions (dont la moindre, dans le cas de lord Byron, n'était certes pas de voir une pareille philosophie adoptée par une université cléricale); pour ces esprits-là, cette doctrine doit être nécessairement une pente vers l'athéisme. Et pourtant, bien que ces conditions d'esprit fussent celles de lord Byron, il échappa à ces désastreuses conséquences par un élan encore plus grand de sa raison, qui lui fit rejeter l'enseignement des écoles sensualistes et lui fit comprendre leurs contradictions et leurs conséquences.

Ses protestations contre l'école sensualiste sont consignées dans son mémorandum d'adolescence, où, après avoir nommé tous les auteurs des systèmes de philosophie qu'il avait lus, arrivé à nommer le chef de cette école, il s'écrie avec tout son cœur :

« Hobbes ! Je le déteste ! ! »

Et malgré tout le respect que personnellement devait lui inspirer le bon et grand Locke, il en répudia évidemment les doctrines, puisqu'elles ne purent pas déraciner de son esprit les vérités religieuses que la raison proclame, qu'il put se retirer de cette épreuve philosophique avec la ferme croyance à tous les dogmes impérieusement imposés à la raison humaine et affirmer sa croyance à un Dieu créateur et personnel, à notre libre arbitre, et à l'immortalité de l'âme humaine.

Cette belle et noble victoire de son esprit et de ses véritables tendances religieuses à ce moment-là, est prouvée par sa *Prière de la nature*, écrite lorsqu'il n'avait pas encore dix-huit ans. Dans cette belle prière que ses amis orthodoxes (ou voulant passer pour tels) obtinrent d'exclure du volume de poésies de sa première jeunesse, on trouve la grandeur dans la contemplation, l'humilité et la confiance dans la supplication, une âme trop près de Dieu pour douter de sa puissance, mais trop loin aussi pour que la foi et la confiance dans sa miséricorde ne soient sans quelque mélange de crainte; enfin,

tous les éléments essentiels d'une belle prière en dehors de l'orthodoxie. Et bien qu'écrite sur le seuil de la vie, il aurait pu la signer avec peu de modifications à la veille même de sa mort; lorsque, quoique bien jeune encore, la destinée ne lui avait épargné aucun sentiment, depuis le plus doux jusqu'au plus amer; aucune expérience, ni aucune joie méritée, ni aucune amertume imméritée. . . . .

. . . .

« Père de la lumière, grand Dieu du Ciel, c'est vers toi que je crie! Tu vois les ténèbres de mon âme; toi qui remarques la chute du passereau, éloigne de moi la mort du péché!

« Je n'adopte point d'autel, je ne m'unis à aucune secte. Oh! enseigne-moi le sentier de la vérité! Je crois à ta redoutable omnipotence; réforme ma jeunesse, tout en lui pardonnant ses fautes!

« Que les bigots t'élèvent des temples lugubres; que la superstition les salue! que les prêtres, pour propager leur noir empire, trompent les hommes et leur parlent de mystiques droits.

« Et quoi! l'homme prétendrait circonscrire la puissance de son Créateur dans des dômes gothiques de pierres vermoulues! Ton temple est la face du jour; tu as pour trône sans limite la Terre, l'Océan, le Ciel.

« L'homme condamnera-t-il ses frères aux tourments de l'enfer, s'ils refusent de se plier à certaines cérémonies pompeuses? Nous dira-t-il que pour un seul qui a succombé tous nous devons périr dans un commun naufrage?

« Quoi! chacun pour son compte prétendra aller au Ciel et condamnera son frère à la destruction parce que son âme nourrit d'autres espérances ou professe des doctrines moins rigoureuses?

« Ces hommes, en vertu de dogmes qu'ils ne peuvent expliquer, nous assignent un bonheur ou un malheur imaginaire! Comment des reptiles qui rampent sur la terre connaîtraient-ils la volonté du souverain Créateur? Quoi! ceux qui ne vivent que pour eux seuls, qui flottent chaque jour sur un océan de crimes, ils pourront expier leurs forfaits par la foi et vivre par delà les temps?

« Père, je ne m'attache aux lois d'aucun prophète; tes lois se manifestent dans les œuvres de la nature. Je m'avoue corrompu et faible; pourtant je te prierai, car tu m'écouteras.

« Toi qui guides l'étoile errante à travers les royaumes infinis de l'espace éthéré, qui apaises la guerre des éléments, et dont je vois la main empreinte d'un pôle à l'autre.

« Toi qui dans ta sagesse m'as placé ici-bas, qui peux quand il te plaira m'en retirer; ah! tant que mes pieds fouleront ce globe terrestre, étends sur moi ton bras sauveur!

« C'est vers toi, mon Dieu, vers toi que je crie. Quoi qu'il m'advienne en bien ou en mal, que ta volonté m'élève ou m'abaisse, je me confie à ta garde.

« Lorsque ma poussière sera rendue à la poussière, si mon âme s'envole en déployant ses ailes, comme elle adorera ton nom glorieux! Comme il inspirera les chants de sa faible voix!

« Mais si ce souffle fugitif doit partager avec l'argile le repos éternel de la tombe, tant qu'il me restera un battement de vie, j'élèverai vers toi ma prière, dussé-je ensuite ne plus quitter la demeure des morts.

« Vers toi j'élève mon humble chant, reconnaissant de toutes les miséricordes passées, et j'espère, mon Dieu, que cette vie errante doit à la fin revoler vers toi! (1) »

« Décembre, 1806.

« BYRON. »

1. Traduction Laroche.

On peut en dire autant d'une autre pièce de vers qu'il écrivit également dans sa première jeunesse, lorsque étant tombé gravement malade, et se croyant près de sa fin, il tourna toutes ses pensées vers l'autre vie, et composa la touchante pièce de vers qui se termine ainsi.

« Ame agitée, oublie ce monde. Tourne toutes tes pensées vers le ciel. C'est là où bientôt tu dois diriger ton vol, si toutefois tes fautes sont pardonnées. »

Mais si lord Byron n'adopta pas la philosophie de Locke, du moins il rendit le plus grand hommage à la beauté de son âme, en pratiquant de plus en plus son meilleur précepte qui dit que :

« Aimer la vérité par pur amour de la vérité, est la part essentielle de la perfection humaine dans ce monde, et la *bonne terre* où l'on dépose la semence *de toutes les* vertus. »

Tandis que son esprit flottait ainsi au milieu de mille contradictions, ne trouvant dans aucun système philosophique que des portions de vérité, mais non pas la vérité, non pas l'affirmation dont son âme avait une si grande soif, se disant, par moment, sceptique, parce qu'il hésitait à adopter un système, par suite des erreurs et des contradictions communes à tous; (la grande école qui les a harmonisées toutes, à la gloire de la France, n'était pas encore ouverte); mais ne perdant jamais de vue les grandes vérités éternelles dont il sentait la preuve dans son âme, il

fit la connaissance d'un jeune homme qui venait d'achever de la manière la plus brillante ses études universitaires. Ce jeune homme, qui exerçait une grande influence sur tous ses camarades par la supériorité de son intelligence, l'exerça également sur lord Byron. Esprit hardi, logicien, inflexible, il ne reculait pas devant les abîmes que les enseignements de la philosophie sensualiste ouvraient devant les esprits logiques, abîmes, dont la vue avait fait reculer le maître lui-même, qui voulant le fermer n'avait pu le faire que par des contradictions! Ce jeune homme reculait, par une noble inconséquence, devant la morale de cette métaphysique; mais il n'en tirait pas moins des théories du maître, qui laissent tout ce qui est spirituel et immortel sans défense philosophique, toutes les conséquences légitimes contenues dans ses principes, fussent-elles impies, fussent-elles absurdes.

L'Allemagne avait également étalé aux yeux de son intelligence bien des hardiesses; mais, pour ne parler ici que des conséquences de son école, nous disons que, de déduction en déduction, il dut aborder les grands problèmes que l'expérience finit, en dernier ressort, par abandonner à la raison ou à la révélation. Et obligé, d'après cette philosophie, de les résoudre à travers la sensation seule, il devait naturellement aboutir à ne plus retrouver la spiritualité de notre âme, et par conséquence, ni immortalité, ni liberté, ni principe de moralité, et

enfin, obligé de chercher la certitude de l'existence de Dieu dans la tradition, à travers un monde extérieur rempli d'imperfections, et non comme la seule raison peut le concevoir clairement, avec tous ses nécessaires attributs de perfection, il en arrivait même à le perdre entièrement de vue.

A cette pente désastreuse à laquelle l'honorable jeune homme lui-même échappait par les conséquences pratiques, lord Byron échappait également et par la pratique et par la théorie. Il avait même une telle horreur du *nom seul d'Athée*, qu'au collége de Harrow, il voulut se battre avec son camarade, lord Althorpe, parce qu'il avait écrit sous le nom de Byron, *Athée*. Cela est si vrai que sir Robert Dallas, dont le jugement ne doit jamais être interprété sans tenir compte de l'intolérance et de l'exagération exigées par son orthodoxie, et par ses préjugés de caste, après avoir déploré que *lord Byron n'ait pas eu une égide dans sa minorité pour le protéger contre ses camarades, orgueilleux* (dit-il), *esprits forts et spirituels sophistes*, il ajoute : « Mais si l'on doit s'étonner de quelque chose, ce n'est pas qu'il ait erré, c'est qu'il ait percé le nuage qui l'environnait, et que *les seuls rayons de son génie parvinrent à dissiper*. Mais, néanmoins, ces luttes, ces contradictions, ces sueurs de la pensée, tout en laissant son cœur intact, ont dû multiplier les défaillances de son esprit, le modifier plus ou moins, et lui donner même, une teinte de scepticisme.

Quand il quitta l'Angleterre pour la première fois, son esprit se trouvait donc en cet état de souffrance transitoire. Les différents pays qu'il visita, les différentes croyances qu'il y trouva, les intolérances des uns, les relâchements des autres en contradiction avec leurs pratiques superstitieuses et irrationnelles; la piété véritablement touchante qu'il trouvait dans les Monastères des Moines Grecs (à Zytza, et à Athènes), au milieu desquels et dans le silence de leurs cloîtres il aimait à partager la paix et même les austérités de la vie; son passage des contrées Occidentales, où tout a pour but de mettre la raison au-dessus de l'imagination, à celles de l'Orient, où tout a pour but de mettre l'imagination au-dessus de la raison, tout cela contribuait à faire que ce qu'il y avait de flottant dans son esprit, ne parvint pas à se fixer. En même temps, des désappointements, des chagrins, d'amères désillusions, étant venus se mêler à ces phases de son intelligence, un souffle de mysanthropie, (très-contraire à sa nature), passa réellement sur lui, dans l'isolement de sa vie, et lui suggéra le plan, plus philosophique et généreux que prudent, de son pèlerinage de Childe-Harold, où il nous peint son héros intellectuellement nourri des doctrines philosophiques, qui mènent les esprits logiques au doute et au matérialisme! Ces doctrines ayant fait perdre à Childe-Harold la foi traditionnelle, qui donne la paix à l'âme, en donnant la certitude à l'esprit, le poëte nous le montre dans l'impossibilité de se sous-

traire à leurs désastreuses conséquences, quand, à l'âge des passions et dans un certain milieu social, elles devront se transformer en pratique morale. Et la nature ne l'ayant pas doué d'un cœur assez généreux pour remplacer la maladie de son esprit, ayant usé et abusé de tout, ne trouvant plus le chemin de la vertu, Childe-Harold, *rassasié des péchés de sa jeunesse*, expérimente déjà, comme Salomon, la vanité des choses humaines, il devient la proie de la satiété, de l'ennui, de l'insensibilité au beau moral ainsi qu'au beau physique.

Ce triste type, dont lord Byron rendait en partie responsable l'éducation intellectuelle de son époque, s'était révélé à lui à l'état d'*embryon* dès ses plus jeunes années au collége de Harrow[1]. C'était en tout cas, selon lui, un des types logiques de la jeunesse d'alors, idéalisé, poétisé et qu'il disait tirer de sa propre imagination! Ses ennemis et ses envieux se sont attachés à prouver que, dans ce poëme, il avait voulu faire la peinture de son âme. Ils ont profité de quelques circonstances historiques et locales pour donner quelque apparence de vérité à leurs mensonges. Mais ceux-là seuls qui ne le connaissaient pas personnellement, pouvaient ignorer combien ses qualités naturelles rendaient impossible toute ressemblance réelle entre lui et son héros. Nous l'avons surabondamment prouvé dans un autre chapitre.

1. Voyez Dametas, dans les *Heures de paresse.*

Bornons-nous à dire ici que lord Byron, au lieu de personnifier son héros, *personnifie purement et simplement le poëte.* Ajoutons encore, que lord Byron ne pouvait en aucun cas subir les conséquences des doctrines matérialistes, comme son héros les avait si tristement subies! Et cela, non-seulement par suite d'une nature toute différente, mais aussi, et surtout, par le spiritualisme *persistant* et *dominant* chez lui à toutes les époques de sa vie, même dans les moments où il prêta le flanc à l'accusation de scepticisme. C'était l'époque où il écrivit les premières stances du second chant de Childe-Harold, quand des pensées, peu en harmonie sinon contraires à ses intimes convictions, montèrent de son cœur malade à sa tête, quand l'abattement mortel de son âme et l'abondance de ses larmes voilèrent presque à ses yeux les traces d'un gouvernement divin; quand il sembla douter de la Providence, de la toute-puissance, de la bonté infinie de Dieu, et qu'il sembla se dire que, si la philosophie de Cambridge avait raison de douter que l'âme fût spirituelle, on devait également douter qu'elle fût immortelle. Et ces doutes, les ayant formulés en son nom, et non comme des pensées de son héros, dans les stances qui commencent le deuxième chant de Childe-Harold, il fut aussitôt dénoncé comme sceptique.

Mais si le ressort de son âme fut pour un instant suspendu par des excès de douleur, il reprit bien vite sa vigueur naturelle, puisqu'elle se manifeste en

toute son énergie dès la huitième et la neuvième stance, qui sont les parfums les plus délicats d'une belle âme. Toutefois les premières seules continuèrent à préoccuper quelques esprits orthodoxes et beaucoup trop scrupuleux; car la poésie n'est pas un enseignement philosophique. Nous devons remarquer d'ailleurs que le sens de ces vers est purement hypothétique. En *disant* que l'âme pourrait *bien n'être pas immortelle*, n'expriment-ils pas la même pensée de Locke ayant osé dire qu'*elle n'est peut-être pas spirituelle?* Ce qui est dissoluble selon les lois générales du monde, n'est-il pas destiné à mourir? Mais lord Byron, très-spiritualiste au fond, puisait alors ses doutes à des sources plus modestes. Croyant profondément à la toute-puissance du Créateur, ne pouvait-il donc pas modestement craindre que Dieu, qui avait tiré son âme du néant ne pût l'y faire rentrer? Ne pouvait-il penser que, croire le contraire, ne fût plutôt la conséquence de notre désir, de notre orgueil, et de l'importance que nous aimons à nous donner? La certitude de l'immortalité, si elle n'a pas sa raison d'être dans la révélation, peut-elle être autre chose qu'un sentiment, qu'une espérance? Les panthéistes seuls trouvent la nécessité de l'immortalité au fond de leur orgueilleuse doctrine. Mais aussi quelle immortalité! Une immortalité dérisoire, comme le dit si bien un philosophe de nos jours.

Accusé de scepticisme, lord Byron répondait aux

accusateurs en expliquant ses vers dans une note qu'il voulut bien supprimer encore, avec sa docilité accoutumée, par suite des instances de M. Dallas. Voici quelle était sa réponse :

« Dans ce siècle de bigoterie, où le puritain et le prêtre ont changé de position, et où l'infortuné catholique porte la peine des péchés de ses pères, jusqu'à des générations plus reculées qu'il n'est dit dans le commandement, l'opinion exprimée en ces stances attirera indubitablement sur elle plus d'un dédaigneux anathème. Cependant qu'on ne perde pas de vue que l'esprit qu'elles respirent est un esprit de découragement et non de raillerie ; que celui qui a vu les superstitions grecques et musulmanes se disputer les antiques autels du polythéisme, qui a laissé dans sa patrie, des pharisiens, remerciant Dieu de ne point ressembler aux publicains et aux pécheurs, et, en Espagne, un peuple abhorrant les hérétiques qui leur avaient tendu une main secourable, ne saurait manquer d'être un peu embarrassé, et de commencer à imaginer que, comme tous ne peuvent avoir raison, la plupart d'entre eux ont tort. Quant à la morale et à l'effet de la religion sur l'espèce humaine, il paraît, d'après le témoignage constant de l'histoire, qu'elle a toujours moins porté les hommes à aimer leurs semblables, qu'à exciter ces haines violentes qu'on a vu éclater entre les différentes sectes chrétiennes. Les Turcs et les Quakers sont plus tolérants. Lorsqu'un infidèle paye sa taxe aux premiers, il peut prier où, quand et comme il lui plaît ; et la foi indulgente et la conduite pieuse des seconds, rendent leur vie le plus parfait exemple de la charité chrétienne, prêchée par le divin auteur de l'Évangile. »

En relisant cette note, on ne comprend vrai-

ment pas les scrupules de Dallas et toutes ses instances pour la faire supprimer; car elle respire l'esprit de tolérance et de charité, bien plus que le scepticisme. Néanmoins lord Byron la retira.

Mais cela ne devait pas suffire encore au rigorisme anglais. Comme les accusations de scepticisme s'accumulaient sur la tête du noble poëte, l'excellent M. Gifford, à l'opinion éclairée duquel il se ralliait toujours avec une entière déférence, lui conseilla un surcroît de prudence. Et lord Byron lui répondit en ces termes :

« Je ferai ce que vous me conseillez, quant aux sujets religieux. Le meilleur moyen serait peut-être de les éviter tout à fait. Les passages déjà publiés ont certainement été interprétés avec un peu trop d'exagération. Je ne suis pas un bigot d'*incrédulité*, et je ne m'attendais pas que l'on m'accuserait de *nier l'existence de Dieu*, parce que j'avais exprimé quelques doutes sur l'immortalité de l'âme. C'est notre insignifiance relative et celle de notre monde, quand on les compare avec l'immensité de la création dans laquelle nous ne sommes que des atomes, qui m'amena premièrement à imaginer que nos prétentions à l'éternité pourraient être exagérées. Cela joint au dégoût que m'inspira, dans mon enfance, une école calviniste d'Écosse, où l'on me clouait dans des églises pendant les premières dix années de ma vie, m'ont affligé de cette maladie. Car, après tout, je pense bien que ces doutes sont une maladie de l'esprit, comme toute autre sorte d'hypocondrie. »

On sent bien par ce langage, franc et sincère, que si, dans les stances que les orthodoxes blâmaient, il y a plus de scepticisme qu'il n'en puisait dans la petitesse de l'homme, dans la toute-puissance du Créateur, ce n'était pas cependant son opinion véritable, arrêtée, mais tout au plus un nuage projeté sur l'esprit, par la grande tristesse du cœur. Néanmoins, les sentiments qui résultent des deux octaves incriminées furent réellement les siens pendant quelque temps encore, puisque dans son journal de 1813, il s'exprime de la manière suivante :

« Mon inquiétude me dit bien qu'il y a en moi quelque chose qui « *passeth thou* ! » *Il dépend de Celui qui nous a créés* de prolonger cette étincelle de feu céleste qui *illumine*, mais qui *brûle* ce *vêtement fragile*.

« En même temps, je suis plein de reconnaissance pour de certains biens, et passablement patient pour de certains maux, grâce à Dieu et à mon bon tempérament[1]. »

Mais encore une fois, tout cela se résumait en cette opinion, savoir : que Dieu tout-puissant, ayant créé notre âme ainsi que notre corps, mais d'une nature toute différente, que, étant spirituelle et non composée selon les lois qui règlent la vie, elle devrait être immortelle : mais que celui qui a pu la tirer du néant, peut la faire rentrer dans le néant. L'orthodoxie, en effet, ne nous dit pas, comme le

1. Moore, 455, 1 vol.

panthéisme, que notre âme ne peut pas périr ! elle lui donne une *immortalité individuelle.*

Malgré cela, et pour cela surtout, on l'attaqua comme Athée, dans un poëme intitulé « *L'Anti-Byron.* » Le poëme était une œuvre de parti, mais aussi d'un talent réel. Murray hésitait à le publier ; et lord Byron, toujours juste, loua le poëme, et lui en conseilla la publication :

« Si l'auteur pense (lui écrit-il) que j'ai publié des vers ayant des tendances à de semblables opinions, il est dans son droit en les contredisant. »

Mais, après cet acte de justice envers les autres, pour cette fois, du moins, il en accomplit un autre envers lui-même, en ajoutant :

« L'auteur a cependant tort sur un point, c'est que *je ne suis pas du tout athée.* »

Et puis il termine en disant :

« C'est bien singulier, huit lignes auront pu en faire naître huit mille si l'on calcule tout ce qui s'est dit et se dira sur ce sujet. »

Il parle encore de ce même ouvrage à Moore sur le même ton de plaisanterie :

« Oh! à propos, dit-il, je l'avais presque oublié: il y a un long poëme, un *Anti-Byron*, qui a paru pour prouver que j'ai formé une conspiration dans le but de renverser, avec mes rimes, la religion et le gouvernement, et que j'ai déjà fait pas mal de progrès. Il n'est pas très-blessant, mais il est sérieux et éthéré. Je ne me suis jamais senti important, si ce n'est lorsque je me suis entendu considérer comme un *petit Voltaire*, ainsi que le fait cette production. »

De ces accusations d'athéisme, qui auraient pu le blesser, il riait donc, comme d'une absurdité. Quant à un certain scepticisme, il ne s'en défendait point, parce que non-seulement il sentait que les stances suspectes pouvaient en partie justifier l'accusation, mais encore parce qu'il y avait réellement alors, chez lui, cette espèce de scepticisme en fait de religion, qui résulte bien moins d'une passion, que de l'observation et de la méditation: scepticisme qui est, à vrai dire, une recherche, une aspiration vers la certitude, une vision pénible, qui se présente à tout esprit méditatif, d'une manière plus ou moins vague ou distincte, plus ou moins enveloppée de brouillard; mais qui se présentait à lui d'autant plus impérieusement, qu'elle voulait se formuler.

« Celui qui recherche et embrasse, dit Montaigne, toutes les *circonstances* et toutes les *conséquences* des choses, *s'empêche* de *choisir* et reste sceptique. »

Pourtant ce scepticisme de lord Byron n'allait pas

au delà du *doute*, non-seulement permis, mais commandé par la raison qui veut s'éclairer elle-même. C'est bien là ce qu'il fit; et l'on pourrait dire qu'il se tint suspendu entre ciel et terre, sans cesser néanmoins de tenir son regard tourné du côté du ciel, d'où il sentait que devait lui venir la lumière de plus en plus éclatante, pour l'affermir chaque jour davantage, dans les grandes vérités qui sont le fondement de la vérité absolue: *Un Dieu créateur,* la *véritable Immortalité de notre âme, la liberté, et la responsabilité de nos actions envers Dieu.*

Fatigué, cependant, de prêter à la malignité de ses ennemis, et au clergé sévèrement traité par lui, cette arme déloyale et meurtrière — meurtrière surtout dans l'Angleterre d'alors, moins tolérante que celle d'aujourd'hui, — lord Byron préféra garder le silence; et, jusqu'à son arrivée en Suisse, il ne fit plus entrer le doute philosophique dans ses écrits. D'ailleurs, les héros qu'il choisissait pour ses poëmes Orientaux, étaient trop passionnés pour que les bruits que leurs cœurs faisaient autour d'eux eussent pu laisser parvenir à leurs oreilles les voix mystérieuses du ciel. Toutefois lord Byron n'avait jamais cessé de les entendre, quoi qu'il fût absorbé lui-même par des passions diverses, et enveloppé pour ainsi dire dans l'idolâtrie du public et dans l'ivresse du succès et de la popularité. Certes on s'en aperçoit bien, quand il cesse de parler le

langage de ses héros, pour n'exprimer que ses propres idées et ses émotions personnelles. Effectivement c'est à cette époque qu'il écrivit ses délicieuses mélodies hébraïques, poëmes bibliques où tout est croyance à la spiritualité et à l'immortalité, et où l'on trouve, sinon la preuve métaphysique, au moins l'indication morale du travail qui s'opérait dans son esprit, sous le rapport religieux, à mesure qu'il avançait vers la maturité des années. Deux surtout d'entre ces belles mélodies, la troisième et la quinzième, renferment une profession de foi si positive de ses croyances spiritualistes, et portent tellement l'empreinte du sentiment chrétien le plus élevé, que je ne puis m'empêcher de les citer en entier.

TROISIÈME MÉLODIE.

I.

Si là-haut nous aimons encore, si dans ce monde, situé par delà les limites du nôtre, le cœur conserve sa tendresse, si les yeux y sont les mêmes, sauf les larmes, qu'il serait doux d'habiter ces sphères inconnues ! Qu'il serait doux de mourir à l'instant même, de s'envoler loin de la terre, et de voir toutes nos craintes s'absorber dans ta lumière, ô Éternité !

II.

Il doit en être ainsi. Ce n'est pas pour nous que nous tremblons au bord de la tombe, et que, nous efforçant de franchir le gouffre, nous nous retenons aux derniers liens de l'existence. Ah ! croyons que dans cet avenir les cœurs

retrouveront les cœurs qu'ils aimèrent, qu'ils se désaltéreront ensemble aux ondes immortelles et seront inséparablement unis.

QUINZIÈME MÉLODIE.

I.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle? Elle ne peut mourir, elle ne peut rester; mais elle part en laissant derrière elle son obscure poussière. Alors, dégagée du corps, suit-elle dans les cieux la route de chaque planète, ou remplit-elle à la fois les royaumes de l'espace: œil universel, à qui tout se découvre?

II.

Éternelle, illimitée, toujours nouvelle, pensée invisible, mais qui voit tout, tout ce que renferment la terre et le ciel, sera présent à son regard et à son souvenir. Tous ces faibles et obscurs vestiges du passé que la mémoire a peine à retenir, l'âme les embrasse d'un coup d'œil; et tout ce qui fut lui apparaît à la fois.

III.

Son regard remontera à travers le chaos, avant que la création eût peuplé la terre, et, pénétrant aux limites du ciel le plus lointain, le suivra presque à l'heure où commença son cours. Évoquant devant elle tout ce que l'avenir doit créer ou détruire, sa vue s'étendra sur tout ce qui sera; elle verra s'éteindre les soleils, s'écrouler les systèmes, immobile elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine ou

de la crainte, elle vivra pure et sans passion. Un siècle finira pour elle comme une année terrestre; ses années auront la durée d'un moment. Toujours, toujours, sans avoir besoin d'ailes, sur tout, à travers tout, volera sa pensée : objet éternel et sans nom, ayant oublié ce que c'est que de mourir.

Ni dans Platon, ni dans saint Augustin, ni dans Pascal, il n'y a aucun morceau qui égale la sublimité de ces strophes ; et on se trouve téméraire, en faisant des semblables citations, par suite de la grande difficulté qu'il y a de traduire ce que la poésie a de plus éthéré et de plus intraduisible.

C'est avec un esprit ainsi disposé qu'il traversa la douloureuse année conjugale. Après s'être séparé de sa femme, il arriva à Genève. Là, dans l'hôtel de Secheron où il descendit, était arrivé aussi depuis peu de temps, Shelley, qui, quelques années auparavant, lui avait fait hommage d'un exemplaire de son poëme, intitulé : « *La Reine Mab.* » Ce fut là qu'ils firent connaissance. Quoique à peine âgé de vingt-trois ans, Shelley avait déjà réalisé dans sa courte vie, un long et triste roman. Né dans les rangs de l'aristocratie opulente, d'une famille tory et religieuse, il était entré au collége de Eton à treize ans. Son caractère était d'une bizarrerie extraordinaire. Il ne partageait aucun des goûts de l'enfance, ne se pliait nullement à la discipline des écoles, méprisait toutes les règles de leur direction, et s'occupait à écrire des romans. Il en publia deux à quinze ans,

qui semblèrent supérieurs à son âge, mais qui méritèrent d'être blâmés par leur immoralité. Par la nature même de son esprit et surtout à cet âge où l'on est généralement influencé par les lectures, il avait le goût de celles qui étaient désapprouvées dans les colléges. C'est ainsi qu'il lut et absorba si bien le poison de la philosophie matérialiste, qui était l'enseignement dominant alors, et en France, et en Angleterre, qu'il devint athée, soutint comme tel des controverses avec divers théologiens, et fit paraître un écrit si exagéré dans ce sens, qu'il l'intitula : « *De la nécessité de l'athéisme!* » Enfin, pour mettre le comble à cette folie, Shelley en fit parvenir à tous les évêques un exemplaire qu'il signa de son propre nom.

Traduit au tribunal de l'Université pour répondre de cette audace insensée, il persista; puis il se préparait même à répondre aux juges en continuant le scandale de ses tristes controverses, quand l'Université le frappa d'expulsion.

Pour ceux qui connaissent un peu l'Angleterre, il est facile d'imaginer l'impression produite par une pareille conduite surtout de la part du fils aîné d'une famille appartenant, comme la sienne, à l'aristocratie, tory en politique, personnellement liée avec le prince régent, et d'une religion orthodoxe et sévère. Expulsé de l'Université, Shelley le fut aussi

de la maison paternelle; et quand son père irrité, consentit à le recevoir de nouveau, il se vit accueilli avec une telle froideur, que son cœur s'indigna d'être traité comme un étranger, lui, l'aîné, au sein de sa propre famille. Ce n'est pas tout : la jeune fille pour laquelle son cœur avait déjà parlé, crut devoir, elle aussi, lui retirer son affection. Accablé par ces malheurs trop mérités, avouons-le, il alla se réfugier dans une auberge, où, il prit du poison pour en finir avec l'existence.

Pendant qu'il luttait entre la vie et la mort, une jeune fille de quinze ans, pauvre, miss Westbrook, lui donna des soins. Se croyant mortellement atteint, et n'ayant aucun autre moyen de la récompenser, il l'épousa presque mourant, dans l'espérance qu'après sa mort, sa famille lui ferait quelques avantages. Mais il n'est pas toujours facile de mourir, et il ne mourut pas; seulement il resta avec une santé ruinée et un mariage mal assorti. Après la cérémonie de Gretna-Green, Shelley alla séjourner à Édimbourg. Ce mariage mit le comble à l'exaspération de son père, qui cessa dès ce moment toute relation avec lui.

D'Écosse, il passa en Irlande, alors très-agitée. Sa métaphysique l'entraînait vers des dangereuses utopies sociales. Dominé par un amour réel de l'humanité, qu'il s'imaginait pouvoir servir par ses idées chimériques, il crut même de son devoir de faire la

propagande de ses systèmes. Tout en recommandant la paix et la modération, il publia des pamphlets et prêcha dans des assemblées avec un talent qui lui valut, non pas de la gloire, mais quelque célébrité. Ensuite, s'étant pris d'une grande admiration pour l'école anglaise dite « des Lackistes, » il se dévoua dès lors à la poésie, et donna cette forme littéraire à ses rêveries métaphysiques, ainsi qu'à ses utopies sociales. C'est ainsi qu'il écrivit *the Queen Mab*, poëme plein d'imagination et de talent, mais qui sert de cadre à ces déplorables rêveries. Il en envoya un exemplaire à tous les littérateurs d'Angleterre en vogue, et par suite à lord Byron, dont l'étoile s'était levée depuis la publication de Childe-Harold. Lord Byron déclara la partie métaphysique de ce poëme, comme il le dit dans une note des Deux Foscari, *tout à fait contraire à ses opinions;* mais il admira, avec son impartialité et sa justice ordinaires, la poésie qui brille dans cette œuvre « D'accord en cela, (ce sont ses propres expressions,) avec tous ceux que la bassesse et la bigoterie n'aveuglent pas. »

Le mariage de Shelley, fait sous des auspices si étranges, fut très-malheureux, comme il ne pouvait manquer de l'être. Par ses rapports littéraires avec une des grandes intelligences de son temps, Godwin, il connut sa fille Mary, que l'illustre écrivain avait eue de son union avec la célèbre Mme Wolstoncraft; et ils s'éprirent mutuellement l'un de

l'autre. Mais la main de Shelley n'était pas libre encore pour épouser miss Godwin. Il se sépara seulement de la femme, non pas choisie, mais prise par reconnaissance, quoiqu'il en eût deux enfants ; et il quitta pour la première fois l'Angleterre, où il était devenu l'objet des persécutions et des haines qui finirent, plus tard, par lui faire perdre la tutelle de ses enfants, à la suite d'un jugement.

Telle était sa position, quand lord Byron arriva en Suisse et dans l'hôtel Secheron. La connaissance avec l'auteur de *la reine Mab* et de la fille de Godwin, pour lequel il avait une grande considération, fut donc une chose toute naturelle et très-facile de la part de l'auteur de Childe Harold.

Malgré la différence de leurs natures, malgré l'opposition de leurs goûts et de leurs habitudes créés par le milieu social si différent où ils avaient vécu, ils se sentirent attirés l'un vers l'autre par cette sympathie qui naît entre deux belles âmes et deux grands esprits souffrant ensemble une persécution, méritée il est vrai, de la part de Shelley, mais complétement injuste à l'égard de lord Byron. Ici, nous laisserons la parole à Moore :

« La conversation de Shelley, dit-il, par l'étendue de ses lectures poétiques et par les étranges spéculations mystiques dans lesquelles son système de philosophie le

jetait, était d'une nature à frapper, à fixer fortement l'attention de lord Byron, à arracher sa pensée aux associations et aux sujets mondains, et à le tenir dans un ordre d'idées plus abstraites et plus neuves. Et vraiment, autant que le contraste est un puissant ingrédient pour une semblable association, il aurait été difficile de trouver deux personnes plus formées pour exciter leurs respectives qualités par la discussion, puisqu'en très-peu de points d'intérêt commun entre eux leurs opinions se combinaient. Et que cette différence eût sa profonde racine dans le peu de conformité de leurs intelligences respectives, on le comprend à la plus légère inspection à travers le riche et éblouissant labyrinthe des écrits de Shelley. Chez lord Byron, le réel ne se perdait jamais dans le fantastique. Bien que l'imagination eût placé tout entier son royaume à sa disposition, il n'était pas moins un homme de ce monde, qu'un législateur dans le sien; et, par conséquent le sang vital de la vérité et de la réalité circulait toujours à travers les plus éthérées et subtiles créations de son cerveau. Avec Shelley, c'était tout le contraire. Sa fantaisie — et il en avait assez pour toute une génération de poëtes — était le milieu à travers lequel il voyait toute chose, les faits aussi bien que les théories; et, non-seulement la plus grande partie de sa poésie, mais ses spéculations philosophiques et poétiques, dans lesquelles il se plaisait, étaient toutes distillées à travers cet alambic éthéré et irréalisable. S'étant posé comme un réformateur, à un âge où il ne pouvait rien connaître du monde, si ce n'est par son imagination, la persécution qu'il y rencontra tout d'abord, au seuil de cette entreprise, ne fit que le confirmer encore davantage dans ses premières vues paradoxales des maux de l'humanité et de leurs remèdes. Et, au lieu de prendre des leçons de l'autorité et de l'expérience avec un courage qui aurait été

admirable, s'il avait été *sagement* dirigé, il fit la guerre à l'une et à l'autre. Par cette espèce d'explosion d'indépendance dans le monde, ses opinions et ses facultés reçurent une impulsion directement contraire à leur nature; et sa vie, trop courte, ne lui permit pas de revenir sur ses pas.

« Avec une âme naturellement et chaleureusement pieuse, il refusa cependant de reconnaître une Providence suprême, et il lui substitua une fantastique abstraction « d'*amour universel.* » Aristocrate par sa naissance et même par ses manières, il était un *niveleur* en politique; et son utopie allait presque à le faire l'avocat du *communisme*. Avec cette délicatesse romantique de sentiment, qui prête tant de grâce à quelques-uns de ses petits poëmes, il put contempler néanmoins une telle révolution dans les relations des deux sexes, qui aurait amené des résultats aussi grossiers que son argumentation pour les appuyer était délicate et raffinée. Enfin, quoique bienveillant et généreux à un point qui semblait exclure toute idée d'égoïsme, cependant, par orgueil de système, il ne se fit point scrupule de troubler cruellement la foi de ses semblables, et, sans pouvoir substituer quelque bonheur propre à remplacer les ruines qu'il voulait faire, il voulut ravir aux malheureux les espérances, qui même, si elles sont illusoires, vaudraient mieux que toutes les autres vérités du monde. Parmi les tendances des deux amis, il y avait de grandes oppositions. Celles de lord Byron étaient pour les opinions établies et pratiques; celles de Shelley pour tout ce qui était innovation et illusion. Mais sur aucun point ces tendances n'étaient plus remarquables que dans leurs doctrines philosophiques. Lord Byron était, avec la majorité des hommes, un croyant à l'existence de la matière et du mal, tandis que Shelley poussait si loin les théories de Berkeley, que, non-seulement il résolvait toute

la création en esprit, mais il pénétrait encore ce système immatériel d'un autre principe, d'une abstraite *non entité* d'amour et de beauté, auquel, comme substitut du moins de la divinité, le philosophe évêque n'avait jamais pensé. »

(Moore.)

Cette différence, dans leurs doctrines philosophiques, était celle qui existe entre les deux systèmes les plus opposés : *le spiritualisme* et *le panthéisme*.

J'ai dit que Shelley, malgré son esprit si original, était destiné, par la mobilité de ses impressions, à subir aisément l'influence de ses lectures. Or, l'étude de Spinoza et de Platon avait déjà commencé à donner un autre cours à ses idées métaphysiques. Mais, avant son passage de l'athéisme au panthéisme mystique, avant d'avoir trouvé Dieu en tout, après ne l'avoir trouvé nulle part, avant de se considérer comme un fragment de la vie divine et de s'absorber soi-même dans une espèce de mysticisme, — ce qui lui arrivera plus tard — il se bornait à rendre un véritable culte à la nature, qui s'offrait alors à lui dans la magnificence des montagnes et des lacs de l'Helvétie. Wordsworth était son oracle; et se livrant ainsi à une poésie qui divinisait cette nature, au fond il restait athée et cherchait, sans aucun doute, à faire passer son enthousiasme et ses doctrines dans l'âme de lord Byron.

Épris lui-même de cette merveilleuse nature et

ayant reçu par Shelley « de grandes doses de Wordsworth, » — comme il disait en plaisantant, — lord Byron écrivait quelques stances où l'on pourrait trouver le même enthousiasme exprimé presque en termes d'adoration.

Mais ce n'était qu'une forme, une illusion poétique. Après cette stance, il en écrivait effectivement une autre, où le Dieu créateur et personnel est avoué hautement. Si donc on était tenté de lui trouver des tendances panthéistes dans les stances 72 et suivantes du IIIe chant, aussitôt après on se trouverait désabusé.

« Le ciel et la terre se taisent; du cortége lointain des étoiles jusqu'au lac assoupi et à la rive montagneuse, tout est concentré dans une vie intense, où il n'est pas un *rayon*, pas un *souffle*, pas une *feuille*, qui n'ait sa part d'existence et ne sente la présence de l'*Etre Créateur* et *Conservateur de toutes choses*[1]. »

Et puis, là aussi, à la vue des Alpes, il écrit *Manfred*, où brille, en vers sublimes, sa croyance à un Dieu personnel et créateur. Sa répugnance au matérialisme et à l'athéisme, il la témoigne, non-seulement par ses poésies, mais aussi par ses propres actions.

En arrivant au Montanvert, lorsqu'il commençait son excursion sur le mont Blanc, avec son ami Hobhouse, il trouva dans le livre des voyageurs le nom de Shelley, qui s'était follement signé *athée*.

1. 3e chant, Childe Harold.

Lord Byron couvrit charitablement cette nudité morale, et il effaça le mot : *athée*. Mais en lisant au-dessous un autre mot d'un voyageur, qui qualifiait justement cette folie de Shelley, au-dessous du nom de l'inconnu il écrivit ceci : L'*adjectif est mérité*.

Il quitta peu après les Alpes, et descendit en Italie, sans que les séductions de ce serpent—(comme il appelait Shelley en plaisantant) — eussent pu altérer ses idées philosophiques et religieuses.

Nous le suivrons maintenant pas à pas, jusqu'à la fin de sa vie, et nous verrons s'il se montrera toujours ferme dans la foi aux grands principes. Lord Byron ne demandait plus rien aux systèmes, dégoûté qu'il était de leurs contradictions, de leurs absurdités, de leur dogmatisme orgueilleux et intolérant. Mais quand les choses de l'âme et les grands problèmes de l'existence l'attireront davantage vers eux, dans le silence des nuits, dans l'absence de toute mauvaise passion, dans le calme des sens, nous le verrons, ne cherchant et ne désirant autre chose que la justice et la vérité, descendre résolûment dans le fond de sa propre conscience et l'interroger. Et les réponses que sa puissante raison, lui donnera, détermineront et confirmeront sa foi en Dieu.

En quittant Genève, lord Byron se rendit à Milan.

« Un jour, dit M. Beyle Stendhall, qui connut lord Byron et le fréquenta beaucoup à Milan en 1817, quel-

ques personnes firent allusion à un couplet d'*Aminta* du Tasse, dans lequel le poëte semble se vanter de son incrédulité, en mettant dans la bouche d'Aminta ces vers : « Écoute, comme le tonnerre gronde! Mais que nous « importe ce que Jupiter fait là haut? Pensons à jouir « ici-bas si lui est troublé dans son ciel; que les vul- « gaires craignent ses foudres; que le monde s'en aille en « ruines; quant à moi, je ne veux penser qu'à ce qui me « fait plaisir et m'amuse; si je redeviens encore poussière, « je l'ai été déjà[1]. » (Tasse, *Aminta.*)

« Ces vers, dit lord Byron, étaient écrits sous l'influence du spleen. Une croyance dans l'Être suprême était une nécessité pour l'imagination ardente et tendre du Tasse. Il était, en outre de cela, trop platonicien pour mettre d'accord des opinions si contraires. Lorsqu'il composa ces vers, probablement, il manquait d'un morceau de pain et d'une maîtresse. »

Lord Byron arrive à Venise; et là, son plus grand plaisir, les heures les plus agréables de ses journées, sont celles qu'il passe avec le P. Pasquale, dans le couvent des religieux arméniens.

Il écrit en même temps son *Manfred* : ouvrage rempli d'une morale sublime, puisqu'il y rend un hommage si éclatant à l'existence de Dieu, au libre arbitre de l'homme, dont l'abus a été la perte de Manfred, et qu'il y retrace, avec une poésie écla-

1. Dans le texte italien :

« Odi Filli ché tuona....
« Ma ché curar dobbiam ché faccia Giove?
« Godiam noi qui s'egli è turbato in cielo.
« Tema il volgo i suoi tuoni....
« Pera il mondo e ruini, a me non cale. » (Tasso.)

tante, les devoirs tracés à l'homme, et les limites qu'il lui est impossible de franchir. Au dénoûment, l'apparition de l'ombre de sa bien-aimée, de cette victime si jeune et si belle, l'incertitude de son bonheur, qui fait le plus grand supplice de Manfred, enfin la supplication qu'il lui adresse pour savoir si elle jouit de la céleste félicité : *Dis-moi que je suis puni pour toi et pour moi;* tout cela est conçu dans un véritable sentiment religieux.

Peu après il visite Rome, et, se trouvant en face de Saint-Pierre, il fait encore éclater ses sentiments religieux, dans son admirable quatrième chant de Childe Harold, que les Anglais n'hésitent pas à proclamer la plus parfaite pièce qui soit sortie d'une plume mortelle.

A SAINT PIERRE.

STANCE 153

« Temple majestueux du Christ, élevé sur la tombe de son martyr....

STANCE 154

« Tu t'élèves seul et sans rival, sanctuaire digne du Dieu saint, du vrai Dieu!...

« Majesté, puissance, gloire, force, beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte....

(*Childe Harold*, chant VI.)

De Venise, il passa à Ravenne. La persécution

qu'on lui faisait, sous prétexte de religion et de moralité, à l'occasion des deux premiers chants de Don Juan, était alors dans toute sa vigueur; et on ne cessait de le tourmenter de mille manières. Il avait beau protester en vers, en prose, par lettres, de vive voix, contre l'accusation d'irréligion et de scepticisme, on n'en affirmait pas moins que Manfred exprimait des doutes sur le gouvernement de la Providence, et que les autres poëmes (plus ou moins poëmes passionnés, et dont les idées religieuses et philosophiques ne sont nullement exposées comme doctrines), avaient des tendances irrespectueuses envers la divinité; enfin les deux fameuses stances de Childe Harold étaient toujours le drapeau levé contre lui par l'innombrable armée des hypocrites et des méchants.

Cependant tous n'étaient pas méchants et hypocrites; il y en avait aussi qui étaient de bonne foi; mais aveuglés par l'esprit de secte. Parmi ces derniers, on comptait un Irlandais de quelque talent et d'un fanatisme absurde, M. Mulock, auteur d'un ouvrage intitulé : « Réponse à l'athéisme ». Un jour à Ravenne, lord Byron reçut, de l'éditeur du Télégraphe bolonais, un extrait de cet ouvrage, où l'auteur place le grand poëte presque au-dessus de l'humanité par le génie et les dons du ciel, mais où il veut qu'il soit le plus malheureux des êtres vivants; et cela uniquement parce qu'il est sceptique (dit-il), et ne croit pas en Jésus-Christ,

bien que son scepticisme hardi, mais mélancolique (ajoute-t-il), soit mille fois préférable aux parodies pharisaïques sur la religion de l'Évangile, de ceux qui prêchent et persécutent avec une égale et aveugle intolérance. Lord Byron, écrivant à Murray, ce jour-là même, en parla ainsi :

« Il y a, dans l'extrait, un grand éloge de ma poésie et un grand *compatimento* (compassion) pour mon infélicité ! *Jamais je n'ai pu comprendre ce qu'on entend dire, quand on m'accuse d'irréligion.* Mais, toutefois, il faut bien les laisser dire ce qu'ils veulent. Ce monsieur semble un de mes grands admirateurs ; je dois donc prendre en bonne part ce qu'il dit, puisque évidemment son intention est bienveillante, ce à quoi je ne puis pas m'accuser d'être insensible. »

Le soir, il parla et plaisanta chez Mme la comtesse G[li], de cette *grande compassion comme d'une grande extravagance*. Et quelques mois plus tard, à propos d'une lettre dans laquelle Moore l'entretenait encore de ce même M. Mulock, qui faisait des lectures sur la religion, se promenant à cheval avec le jeune comte G., dans la forêt de Ravenne, il fit, à cette occasion, sa profession de foi. Trouvant son compagnon peu orthodoxe, il lui dit : « La nature des études classiques et philosophiques paralyse toute intelligence logique, aussi la jeunesse qui sort des écoles est-elle souvent incrédule ; vous autres, vous l'êtes encore davantage, parce que vous confondez vos idées religieuses avec vos antipathies politiques.

Quant à moi, dans ma première jeunesse, en sortant de l'école, où j'étais dominé par des esprits forts, et très-supérieurs, dominés eux aussi par de mauvaises influences d'école et de jeunesse, j'étais plus qu'hétérodoxe ; mais la réflexion et le temps ont réformé mes idées là-dessus, et je considère l'athéisme comme une folie. Et quant au catholicisme, j'y répugne si peu, que je veux que ma fille soit élevée dans ce culte, et qu'elle épouse un jour un catholique. Après tout, si le catholicisme offre à la raison de scabreuses difficultés, le protestantisme en offre-t-il moins ? Tous les mystères, tous les problèmes ne sont-ils pas communs aux deux religions ? mais le catholicisme vous console du moins avec son purgatoire, avec ses sacrements, avec ses pardons, tandis que le protestantisme est aride pour l'âme. »

Cette franche profession de foi, exprimée par un homme comme lord Byron, et dans une disposition d'esprit calme et sérieuse, produisit une grande impression sur le jeune comte. On avait tellement pris le parti de faire passer lord Byron pour irreligieux, qu'on aurait dit que ceux-là même qui se disaient ses amis participaient à la conspiration. Il y avait déjà quelque temps que lord Byron, ayant traduit de l'arménien une épître de saint Paul, l'avait envoyée à Murray, qui ne la faisait pas imprimer. Impatienté de cette négligence, lord Byron lui écrivit de Ravenne, 9 oct. 1821 :

« Pourquoi donc n'imprimez-vous pas l'épître de saint Paul que j'ai traduite de l'arménien, tandis que vous imprimez beaucoup d'*insipidités*, beaucoup de niaiseries, comme, par exemple, celle qui a donné naissance au Vampire? Est-ce que vous seriez effrayé d'imprimer quelque chose qui serait en *opposition* avec le *cant* du Quarterly sur le manichéisme? Je suis un meilleur chrétien que vos personnages, bien que je ne sois pas payé pour l'être[1]. »

Autant lord Byron aimait peu le prêtre fanatique et persécuteur, autant il aimait les ministres de tous les cultes, quand il savait qu'ils exerçaient leur ministère sans intolérance, et sans fanatisme. Parmi ses plus chers amis de jeunesse, il plaçait deux jeunes gens qui avaient embrassé la carrière ecclésiastique, où ils se sont distingués par leur piété et leur savoir[2]. A Ravenne, ses aumônes pour les églises et les monastères n'étaient pas les moins abondantes. Si l'orgue se dérangeait, si le clocher avait besoin de réparation, on avait recours à lord Byron, qui donnait volontiers ses secours au culte catholique. Il se fâchait, quand Murray, par des négligences de presse, lui faisait dire des choses contraires à ce qu'il lui avait envoyé, surtout quand il s'agissait de pensées qui avaient un rapport quelconque avec la religion. En lui reprochant une de ces négligences, il lui écrivait un jour dans les termes suivants :

« Je profite de cette opportunité pour vous exprimer

1. Moore, II, 544.
2. Le rév. Hodgson et le rév. Harness.

mon désir que vous vouliez bien, dorénavant, dans tous les passages de mes écrits qui se rapportent à la *religion*, être plus soigneux, et ne pas oublier qu'il est possible, en s'adressant à la divinité, qu'une erreur devienne un blasphème; et je ne veux pas souffrir cette infâme perversion de mes paroles ou de mes intentions. C'est par hasard que j'ai lu ce passage[1]. »

Dans sa sollicitude paternelle pour la petite Allegra, sa fille naturelle, qu'il avait près de lui à Ravenne, ce qui lui tenait le plus à cœur, c'était son éducation religieuse; et en donnant à M. et Mme Hoppner des nouvelles de sa chère Allegra, qu'il avait fait entrer dans un monastère de la Romagne, destiné à l'éducation des jeunes filles, il déclare que, vu l'état d'agitation politique où se trouvait alors la Romagne, il avait cru ne pouvoir rien faire de mieux pour son enfant, que de la mettre dans ce couvent, « où elle recevrait un peu d'instruction, et où, du moins, on lui inculquerait la morale et la religion. »

Moore ajoute, à cette lettre, une note ainsi conçue :

« C'était avec une si grande anxiété qu'il s'occupait de cette partie essentielle de l'éducation de sa fille, que, malgré les grands avantages qu'elle aurait certainement pu trouver dans l'aimable et féminine surveillance de Mme Shelley, lord Byron ne voulut jamais se décider à la laisser sous le toit de son ami, de peur que ses senti-

1. Moore, lettre 323.

ments religieux pussent être troublés par les conversations de Shelley[1]. »

On sait que la Bible était une de ses lectures favorites. Souvent il a trouvé, dans ces magnifiques poésies bibliques, des inspirations pour sa muse. Les mélodies hébraïques sont de ce nombre; et, quant au poëme de Job, il le trouvait même trop sublime, disait-il, pour oser le traduire comme il l'aurait désiré. Vers la fin de son séjour à Ravenne — époque si remarquable pour la fécondité plus que phénoménale de son génie, puisqu'il écrivit, en quinze mois, cinq drames et plusieurs autres admirables poésies (c'est-à-dire en moins de temps qu'il n'en faut pour les copier), deux sujets bibliques inspirèrent son génie : le crime de Caïn, et le Déluge. Tous les deux se prêtaient admirablement aux teintes de son pinceau. Il les traita naturellement en poëte philosophe, mais sans aucune arrière-pensée d'HÉTÉRODOXIE et de propagande irreligieuse. Pourtant, ses ennemis ne s'en firent pas moins une arme contre lui, quoiqu'il fût resté orthodoxe. J'ai parlé ailleurs[2] de cette persécution véritablement scandaleuse, pour les esprits modérés et justes. Ici je dirai seulement que, dans cette occasion, Moore, timide comme il était en face d'une impopularité qui partait d'en haut, et effrayé par tous ces cris de l'esprit de parti, mis au service

1. Moore, 457.
2. Voy. art. *Sa vie en Italie.*

de l'hypocrisie et des vengeances personnelles, lui exprima, en même temps qu'un grand enthousiasme pour Caïn, sa désapprobation pour le mal que des doutes formulés dans une poésie si magnifique pourraient produire. Lord Byron lui répondit :

« Il n'y a rien contre l'immortalité de l'âme dans *Caïn*, autant que je puis m'en souvenir. En tous cas, cette opinion *n'est pas la mienne;* mais, dans un drame, il faut bien faire parler le premier rebelle et le premier assassin selon leur caractère. »

Et, dans une autre lettre, ayant à parler sur le même sujet, il ajoute :

« Quant à la religion, *ne pourrais-je donc jamais vous convaincre que les opinions que, selon leur caractère, je prête aux personnages de ces drames, et qui ont effrayé le monde, ne sont pas du tout mes propres opinions?* Et cependant, que sont-elles en comparaison des expressions de Gœthe, dans son *Faust?* Celles de Gœthe sont dix fois plus téméraires que les miennes, qui ne dépassent pas d'une ligne celles du *Satan* de Milton. Les idées que je prête à un caractère, restent avec moi, tant que le personnage y reste. Comme tous les hommes d'imagination, moi aussi naturellement je m'identifie avec le caractère, tandis que je le peins. Mais, à peine ai-je déposé la plume, tout disparaît pour moi. Je suis si loin d'être un ennemi de la religion, que *je suis même tout le contraire.* En voulez-vous encore une preuve? Je fais élever ma petite fille naturelle dans un monastère de la Romagne, afin qu'elle devienne une bonne catholique; car je pense *qu'on ne peut jamais avoir assez de religion.* J'incline moi-même beaucoup vers

les doctrines catholiques; mais si je dois écrire un drame, je dois bien faire parler mes personnages selon leur caractère, et les faire raisonner, comme je conçois qu'ils raisonneraient. »

La sympathie des personnes, sincèrement religieuses, le touchait au fond de l'âme. Peu de temps après qu'il eut quitté Ravenne pour Pise, un M. Sheppart lui envoya une prière qu'il avait trouvée parmi les papiers de sa jeune femme qu'il avait perdue. Lord Byron l'en remercia par une belle lettre dans laquelle il consolait ce mari désolé, *avec ses croyances d'immortalité*, en lui disant qu'il avait la confiance qu'il retrouverait, dans une autre vie, l'excellente personne que lui-même ne pouvait contempler sans admiration pour ses vertus, pour sa pure et simple piété.

« Je vous suis plus qu'obligé, ajoutait-il en finissant, « de m'avoir envoyé les extraits trouvés parmi les papiers de la personne bien-aimée, dont vous avez si « bien décrit les qualités en peu de mots. Je puis vous « assurer que toute la renommée qui a jamais ébloui l'hu- « manité, jusqu'à lui donner la plus haute idée de sa « propre importance, ne pourrait jamais peser sur mon « esprit autant que le pur et pieux intérêt qu'une créa- « ture vertueuse veut bien prendre pour moi. A ce point « de vue, je ne voudrais pas échanger la prière faite pour « mon salut, par celle qui n'est plus sur la terre, avec les « gloires réunies d'Homère, de César et de Napoléon, « dussent-elles être accumulées sur une tête vivante. « Rendez-moi du moins la justice de supposer que

« Video meliora proboque, »

« quand même le *deteriora sequor* pourrait avoir été appli-
« qué à ma conduite.

« BYRON[1]. »

Non-seulement, lord Byron ne laissait pas envahir sa raison, mais il ne la laissait même pas influencer par son cœur. L'un et l'autre marchaient indépendants, et souvent en sens opposé. C'était un chagrin pour lui que cette séparation du cœur et de la raison; mais c'était la loi qui lui était précisément imposée par le grand développement et la force extraordinaire de l'un et de l'autre. Dans cette même lettre à M. Sheppart que nous venons de citer, qui est pleine de reconnaissance pour les prières que la jeune femme avait adressées au ciel pour son retour à l'orthodoxie, lord Byron ajoute pourtant :

« *La foi d'un homme ne dépend point de sa volonté;* qui peut dire, *je veux* croire cela, ceci ou autre chose? Bien moins encore donc ce que l'on comprend le moins. »

Walter Scott lui exprimait une fois, à Londres, sa persuasion qu'il deviendrait de jour en jour plus religieux. « Quoi, lui répliquait vivement lord Byron, croyez-vous donc que je puisse devenir bigot? — Non, dit Walter Scott; je crois seulement que l'influence de quelque grand esprit pourrait bien modifier vos idées religieuses. » Galt exprime la même opinion :

1. Lettre 469, t. II.

« Un esprit de la trempe de celui de lord Byron, dit-il, était peu susceptible d'être impressionné par les raisonnements des hommes ordinaires. Il fallait que la vérité, en le visitant, lui arrivât entourée de solemnités, de respect et de révérence pour ses précurseurs. Une supériorité reconnue, une sagesse célèbre, étaient indispensables, pour obtenir son attention sincère. »

Sans adopter d'une manière absolue cette opinion d'un biographe trop souvent exagéré à l'égard de lord Byron, il est certain que l'attention du grand poëte ne pouvait pas être captivée par des raisonnements superficiels, mais seulement par un grand savoir, et une logique serrée, prenant pour base une profonde *conviction*.

Cette haute influence intellectuelle, il aurait donc pu la rencontrer à Pise, car il y trouva Shelley. Se voyant là, tous les jours, dans la vie calme que leur faisait le séjour de la douce Toscane, il leur était facile d'oublier les agitations de la vie mondaine et politique, et de diriger uniquement leurs spéculations vers le monde des esprits. Shelley eut donc, alors, tout le loisir d'exercer son apostolat, ayant ou pouvant avoir la plus exclusive influence sur l'esprit de lord Byron. Mais cette influence l'exerça-t-il? et si non, pourquoi?

Nous avons dit que Shelley, malgré toute son originalité, par son extrême impressionnabilité, subissait souvent l'influence de ses lectures. Or, il avait beaucoup lu; et, quoique dans le fond et par ses con-

séquences, sa métaphysique ne fût pas changée, depuis l'époque où il avait fait l'apologie de l'*Athéisme*, l'étude de la philosophie allemande, et surtout celle de Spinoza, avaient pourtant fait subir une évolution à son esprit. De l'athéisme matérialiste, qui ne trouve Dieu nulle part, il était passé au panthéisme mystique, qui le trouve *partout, et en tout*, qui n'est au fond qu'un athéisme déguisé, mais qui ressemblait plutôt, chez lui, dans la pratique de sa vie, à une dévotion permanente qu'à une impiété. Car Shelley vivait dans une adoration incessante pour tout ce qui est beau, vrai et saint. Pareillement, sa doctrine, avec l'accompagnement de ses utopies, au lieu d'avoir sa source dans l'orgueil, paraissait l'avoir plutôt dans l'humilité, le dévouement et le sacrifice à l'humanité. Et vraiment, si le panthéisme mystique de Spinoza avait pu trouver une vivante justification, et une excuse à ses propres impuissances, c'était en Shelley qu'il les aurait trouvées. Le *moi* humain, toujours un peu égoïste, semblait positivement avoir cessé d'exister en lui ; on aurait dit, qu'il se sentait déjà absorbé dans cette substance universelle et divine, qui est le Dieu de Spinoza. Si, dans une époque comme la nôtre, où les sens et la conscience se dressent avec tant de force contre les sophismes et les chimères idéalistes de l'ancien Éléatisme, si cette philosophie pouvait redevenir une doctrine, on aurait pu la croire incarnée en lui. Il avait tellement fait le sacrifice de son individualité, qu'il semblait vraiment

se considérer comme un simple phénomène, et regarder le monde extérieur comme une apparence, une illusion, afin de laisser toute la place du réel à cette divinité impossible et introuvable. C'était l'être le plus doux, le plus modeste, le plus humain qui soit sorti des mains du vrai Dieu, qu'il se refusait pourtant de reconnaître comme son créateur.

Mais, s'il n'y avait pas d'impiété dans son impiété, pas d'orgueil dans son orgueil, il y avait bien l'impuissance, je dirai même la faiblesse, d'un cerveau qui prend son point d'appui dans la chimère, faute de pouvoir le prendre dans la réalité.

« Ses œuvres, dit Galt, sont tachées par les jugements faux d'une intelligence qui lui faisait regarder tout ce qui existe, sous un faux point de vue, et on doit la considérer comme ayant été ou dérangée ou défectueuse par sa nature. »

Si ce jugement est trop sévère, il est cependant certain qu'il y avait, chez Shelley, une imagination tellement excessive, que son jugement en restait altéré. Tel on le voit dans ses œuvres, tel on le trouvait dans toutes les actions les plus communes de la vie. Quelques anecdotes serviront à le faire encore mieux connaître.

Une fois, étant à Pise, il se rendait chez le comte Gamba, qui l'attendait pour s'entendre avec lui, au

sujet d'une infortune à soulager. Tout à coup un ouragan impétueux se leva, et fit tomber une tuile sur la tête de Shelley. Le coup était très-violent, et son front en fut meurtri et ensanglanté. Il n'en continua pas moins son chemin. En le voyant, le comte Gamba fut effrayé. Lui en ayant demandé la cause, Shelley répondit avec calme, en passant la main sur sa tête et sur son front, comme s'il l'avait oubié déjà, qu'il était vrai que le vent lui avait fait tomber une tuile sur la tête, mais qu'on le soignerait plus tard, en rentrant chez lui. Shelley était loin d'être riche. Quand il allait chercher de l'argent chez son banquier, il fallait que personne ne réclamât ses services, pour que la somme pût arriver intacte dans sa maison. Un jour qu'il rentrait de chez son banquier, avec de l'or et des billets, il trouva sur sa porte une personne qui lui demanda un service. Il monta à la hâte l'escalier, et, après avoir répandu sur le tapis ses billets et son or, il s'enfuit disant à Mme Shelley qui accourait : « Tenez, ramassez cela ! » ce qu'elle fit de son mieux; car c'était une femme d'ordre, et d'autant plus sagement appuyée à la réalité des choses, que son mari n'en avait pas la moindre notion.

Je ne multiplierai pas davantage ces particularités caractéristiques; je dirai seulement que des faits semblables n'étaient pas des exceptions, qu'ils se répétaient tous les jours, et qu'ils étaient comme la règle de sa vie. Il y avait une certaine analogie

de nature, et même en quelque sorte de destinée, entre lui et son maître Spinoza. En effet, malgré leurs qualités et leurs vertus, tous les deux sont persécutés et haïs pour des motifs assez justes, car la société a bien le droit de repousser des principes qui tendent à sa ruine; mais tous les deux l'ont été par des moyens et dans des proportions injustes. Tous les deux sont d'une constitution frêle et maladive, tous les deux, génies chimériques, mais âmes également grandes, nobles, généreuses, traversant ce monde comme des ombres, et comme si la moitié d'eux-mêmes était déjà absorbée dans cette substance imaginaire qui fait, de leur Dieu *tout*, un Dieu synonyme de *rien*, et de leur immortalité, un affreux néant. Tous les deux emploient leur esprit à étudier et à saisir les lois fatales qui gouvernent l'humanité, mais sans jamais en subir les conséquences morales, et ils mettent, au contraire, tout leur cœur à se dévouer pratiquement et activement au bonheur de leurs semblables : généreuse inconséquence de leurs nobles intelligences! car leur philosophie fataliste, ne regardant l'homme que comme une simple forme passagère de l'esprit infini, fait pour subir la nécessité des choses et obligé seulement de jouer convenablement son rôle éphémère et fatal sur la scène de ce monde, aurait dû rendre plutôt indifférentes aux misères de l'humanité les têtes logiques qui font de ce drame leur sujet d'étude. Dans l'esprit de Shelley, si élevé, mais si dépourvu de mesure, qu'il avait même pu faire

croire qu'une partie de son cerveau ne fût pas dans un état tout à fait normal, la réorganisation de la société était le travail préféré. Il s'exaltait à l'excès à la vue des injustices et des misères de l'humanité; mais, trop modeste pour se croire lui-même appelé personnellement à jouer le rôle d'initiateur, et à ouvrir une ère nouvelle pour les intelligences et pour le gouvernement des sociétés humaines, il se serait contenté d'en être le précurseur, et il aurait été heureux de faire prendre l'initiative du grand rôle à un Génie aussi puissant et aussi sympathique que lord Byron. « Il peut être le Régénérateur de son pays, » écrivait-il déjà de Venise en 1818.

Shelley faisait donc tout ce qu'il pouvait pour entraîner lord Byron, soit dans ses Utopies, soit dans le courant de sa Philosophie et de sa Métaphysique. Lord Byron, on le sait, n'aimait pas les discussions; il n'aimait pas de s'enfoncer dans des spéculations trop profondes, surtout aux heures qu'il voulait consacrer à l'amitié et au repos de l'esprit. On aurait dit qu'il évitait même, vis-à-vis de sa propre conscience, tout ce qui pouvait ressembler à de la pédanterie et à de la prétention. Il était insensible à des raisonnements qui semblent souvent sublimes, parce qu'ils sont enveloppés dans une phraséologie incompréhensible à ceux qui n'en ont pas cherché la clef. Mais, pour Shelley, il faisait une exception. Et certain d'avance, qu'il n'ébranlerait pas son incrédulité à un dogmatisme fondé sur des illusions,

il consentait souvent à l'écouter, non-seulement pour sa sincérité et sa bonne foi — choses qui avaient un si grand mérite auprès de lord Byron, — mais aussi parce que Shelley, tout en partant d'un principe faux, raisonnait sur ce principe avec un admirable talent de détail, un grand fond de doctrine, et une originalité qui l'intéressait et l'amusait. Mais, servi comme il l'était par la justesse et la promptitude de son esprit, guidé par l'instinct heureux, qui le portait toujours en face du vrai, par le sentiment si vif qu'il avait de la réalité des choses, par un suprême bon sens qui dominait toutes ses autres facultés, lord Byron, dont l'intelligence avait reculé devant les obscurités qui voilent des doctrines vers lesquelles son cœur se portait, pouvait-il tomber dans des croyances qui révoltent la raison, froissent le cœur, font violence aux plus impérieux instincts de notre nature, et n'apportent dans les âmes humaines que la plus affreuse désolation?

Toutes les impossibilités, toutes les hypothèses opposées aux hypothèses, tous les renversements des systèmes métaphysiques qui se sont succédé dans le monde, lord Byron les avait passés en revue, et jugés par le raisonnement, aussi bien que par une illumination spontanée de son génie, inséparable du bon sens. Tout cela avait fini par lui faire prendre en pitié la faiblesse présomptueuse de la raison humaine; et il se disait que les derniers triomphateurs succomberaient, à leur tour, comme leurs prédé-

cesseurs, et comme tous les systèmes qui se fondent sur des hypothèses et des illusions.

Mais le panthéisme, en particulier, avec toutes ses contradictions, et ses conséquences orgueilleuses avec toute la variété de ses formules, répugnait à lord Byron. *Il* le jugeait d'une absurdité extrême : aussi bien celui qui absorbe l'infini dans le fini (c'est-à-dire l'athéisme absolu), que celui qui fait de vains efforts, pour se tenir à une égale distance de l'athéisme et du mysticisme, *et qui doit tomber nécessairement dans le premier : en effet*, par la doctrine de la coexistence du fini avec l'infini, *il est condamné à tomber dans l'une ou dans l'autre*; *et* à une époque comme la nôtre, où la tendance des âmes n'est pas vers les choses invisibles, mais se concentre, de plus en plus, dans une aspiration à des jouissances matérielles, qui va jusqu'à déifier la puissance de l'homme, il reste au mysticisme peu de chance. Quant aux doctrines que Shelley avait adoptées, elles auraient moins répugné à lord Byron, par une certaine apparence de Spiritualité; mais basées, comme elles le sont, sur des hypothèses arbitraires et nécessairement condamnées à une foule de contradictions, pouvaient-elles ne pas être également repoussées par son intelligence? Assurément la divinité attirait sa pensée et son âme; mais se nier soi-même pour s'absorber, pour s'unifier avec elle; mais perdre en elle sa personnalité afin de ne pas l'anéantir en se la conservant dans ce Dieu sans intelligence et sans con-

science; mais nier l'unité de la personne humaine, la Spiritualité et l'Immortalité de notre âme, puisque son éternité au lieu d'être l'éternité de la personne, est celle d'une substance qui doit être absorbée dans la substance universelle, transformation qui nous ôte notre identité; mais enfin détruire le libre arbitre, et avec lui responsabilité, droit, vie future et toute moralité, — cette doctrine valait-elle donc mieux que les autres? Les meilleures intentions pouvaient-elles jamais faire entrer dans cette doctrine les vérités morales, nécessaires à l'humanité, l'empêcher de tomber dans les déplorables conséquences de l'athéisme, et ne pas être également condamnées par un esprit qui ne pouvait pas rompre avec le bon sens, comme celui de lord Byron? Pour lui, tout cela n'était que des égarements de l'intelligence, qui aime mieux rêver qu'ignorer.

Là était donc la cause de son invulnérabilité relativement aux attaques de Shelley, dont les théories devaient le trouver toujours inaccessible. Il disait quelquefois : « En vérité, Shelley, avec sa métaphysique, me semble fou. » Il le répétait un jour, à Pise, au comte P. Gamba, qui aimait à causer sur ces sujets philosophiques, et qui était entré chez lui au moment où Shelley en sortait. « Nous avons discuté métaphysique; ah! quel galimatias dans tous ces systèmes. Qu'ils disent ce qu'ils veulent, mystère pour mystère, je trouve encore plus raisonnable celui de la création. »

Il ne se dissimulait pas les difficultés que présente la doctrine d'un Dieu créateur, distinct du monde; mais il ajoutait : « Je préfère encore ce mystère aux contradictions par lesquelles les autres systèmes le remplacent. » Il trouvait, certes, dans le mystère de la création la preuve de la faiblesse de notre raison; et il avouait que ses partisans, qui acceptent toute la tradition, doivent répondre à de grandes difficultés et à de pénibles objections. Mais il disait que le panthéisme et les autres systèmes hypothétiques doivent résoudre des contradictions, des impossibilités, des absurdités trop absolues, pour qu'un esprit conséquent puisse les adopter. Il préférait, sans plus hésiter, courber la tête aux difficultés qui viennent de la faiblesse de la raison, plutôt que de renoncer à son usage légitime, et à tout ce qu'elle nous dit, en adoptant cette masse d'impossibilités : « Ils trouvent, disait-il, que la raison spéculative s'arrange mieux d'un système d'unité comme le leur, où tout s'enchaîne nécessairement, où tout se déduit d'un principe unique; oui, tout se déduit, moins cependant la lumière de vérité, saisissable par un esprit sain, et par une conscience droite. Mais, que demandons-nous donc à la vérité? La cherchons-nous avec une ardeur si infatigable, si désintéressée, pour en faire un exercice régulier d'enfant, une sorte de gymnastique de l'esprit, une œuvre d'art, où toutes les pièces s'enchaînent symétriquement pour produire des merveilles? Dans tous les cas, ce serait une œuvre d'art dont le Très-Haut nous

aurait bien caché le mécanisme! Seulement, en faisant cela, en nous montrant les phénomènes et jamais leurs *causes*, et jamais leurs *comment*, mais en mettant en même temps dans nos âmes l'aspiration, le désir insatiable d'atteindre la vérité et la certitude, il nous donne une voix intérieure qui nous dit, du moins dans les bons moments, qu'il nous ménage quelque surprise. Sera-t-elle bonne?... Espérons-le! »

La vérité de cette conversation n'est pas dans les paroles précises, mais dans leur substance et dans leur signification.

Le pauvre Shelley perdait donc son temps, et ne faisait pas de lord Byron un prosélyte. Mais l'éloignement que lord Byron éprouvait pour ses doctrines, ne s'étendait pas à son caractère. Au contraire, sa sympathie et son respect pour Shelley étaient très-grands, quoique mêlés d'une sorte de compassion, en voyant cette belle âme et cette noble intelligence en proie à des hallucinations qui l'empêchaient de sentir tout ce qu'il y avait d'absurde et d'immoral dans le fond de sa métaphysique et de ses utopies. Mais si Shelley perdait son temps, il ne perdait pas l'espérance d'arracher un jour ou l'autre lord Byron à ce qu'il appelait ses erreurs philosophiques; car, pour les panthéistes, un déiste est également un superstitieux. Cette persistance de Shelley, qui lui attirait le nom de *serpent*, que lord Byron lui

donnait, en plaisantant, — persistance qui, vu les qualités de Shelley, met encore plus en relief le mérite de la résistance de lord Byron, — cette persistance, ainsi que son inutilité, ont été souvent constatées par Shelley lui-même. J'en donnerai quelques exemples : Shelley écrivait, de Pise, peu de temps avant sa mort, à un de ses amis en Angleterre, que lord Byron lui avait fait lire une lettre de Moore, qui semblait craindre et déplorer son influence sur l'esprit de lord Byron, au sujet de la religion, en attribuant les tendances de Caïn à ses propres suggestions. « Veuillez donc, répondit Shelley à cet ami, assurer Moore, que je n'ai pas la *moindre influence sur lord Byron à ce sujet ; si je l'avais, certainement je l'emploierais pour déraciner de sa grande intelligence* les illusions et les erreurs de la chrétienté qui, en dépit de sa raison, semblent perpétuellement se présenter à son esprit, et s'y tenir cachées pour les heures de malaise et de chagrin. Caïn était conçu par lord Byron depuis plusieurs années, et il était déjà commencé avant que je l'aie vu, l'année passée, à Ravenne. Combien je serais heureux si je pouvais m'attribuer, même indirectement, une participation quelconque à cette œuvre immortelle ! »

Moore, dans une autre lettre, écrivait encore sur le même sujet à peu près les mêmes choses à lord Byron ; et celui-ci lui répondait : « Quant au pauvre Shelley, qui est un autre épouvantail pour vous et pour le monde, il est, à ma connaissance, le moins

égoïste et le plus doux des hommes; et je ne connais personne au monde, qui ait fait plus de sacrifices de sa fortune et de ses sentiments pour les autres que lui. Mais, quant à ses *opinions spéculatives*, *je n'ai rien de commun avec lui*, *et je ne désire pas en avoir*.»

Tous les poëmes qu'il composa vers cette époque, et qui pouvaient admettre l'élément religieux, à n'importe quel point de vue, soit dans leur ensemble, soit accidentellement, tous prouvent que l'état de son esprit à l'égard de la religion, était bien tel que je l'ai démontré. Cela est plus particulièrement remarquable dans son mystère, intitulé : *Heaven and Earth;* mais on peut appliquer la même remarque à d'autres, par exemple au poëme de *l'Ile*, et même à quelques passages de Don Juan. *Le Ciel et la Terre*, qui parut vers cette époque, et qu'il intitula *Mystère*, est un poëme biblique, où toutes les pensées sont d'accord avec la Genèse, qui a été inspiré, dit Galt, par un esprit, grave et patriarcal, et qui est un écho des oracles d'Adam et de Melchisédech. Dans cette pièce, il se montre aussi plein de vénération pour la théologie scripturale, que Milton lui-même. Dans *l'Ile*, écrite à Gênes, il y a des passages qui pénètrent l'âme d'un sentiment religieux, à un tel point que Benjamin Constant, en le lisant, indigné d'entendre parler de lord Byron comme d'un incrédule, après avoir cité dans son ouvrage sur la religion un de ses beaux vers, s'empressa de dire : « On nous assure que certains hommes accusent lord Byron d'athéisme et d'impiété. Il y

a plus de religion dans ces douze vers, que dans les écrits passés, présents et futurs de tous ses dénonciateurs mis ensemble. »

Et même, dans Don Juan, cette admirable satire qui, étant mal comprise, a pu prêter le flanc à toutes sortes de méchancetés et de calomnies, après avoir parlé au quinzième chant, écrit à Gênes de la grandeur morale de quelques grands hommes, notamment de celle de Socrate, il ajoute : « Et toi, plus divin encore, dont le sort est d'être méconnu par les hommes, et dont la pure doctrine a été employée à sanctionner toutes les iniquités? Toi, qui rachetas un monde que les bigots ont bouleversé, quelle fut la récompense de tes travaux? »

Au bas de cette stance, il écrivit en note : « Comme il est nécessaire, à cette époque, d'éviter toute *ambiguïté*, je dirai ce que j'entends par *le Christ encore plus divin*. Si jamais Dieu s'est fait homme, ou les hommes Dieu, il a été *tous les deux à la fois*. Je n'ai jamais attaqué le *Christianisme*, mais seulement l'usage ou l'abus qu'on en a fait. M. Canning appela un jour le christianisme à l'appui de l'esclavage des nègres, et M. Wilberforce n'eut presque rien à dire! Est-ce donc pour que les noirs fussent flagellés que le Christ a été crucifié? S'il en est ainsi il eût mieux fait de naître mulâtre, afin que les deux couleurs eussent d'égales chances de liberté et de salut. » Byron.

Malgré ces nobles vers, qui étaient aussi des actes de foi, au lieu de lui rendre justice[1], l'Angleterre se livrait alors plus que jamais à sa persécution contre lord Byron.

Peu de temps après, il s'embarqua à Gênes pour la Grèce, et fit sa première halte à Céphalonie. Là, il connut un jeune Écossais, du nom de Kennedy, qui était attaché à l'armée en qualité de médecin. Ce jeune homme, avant de tourner ses études vers la médecine, avait acquis des connaissances dans la science du droit, se croyant destiné au barreau d'Édimbourg. Profondément convaincu des vérités du christianisme le plus orthodoxe, familier avec les doctrines et les argumentations contenues dans les livres qui proclament ces vérités, ayant des tendances à l'apostolat, par ardeur et sincérité de cœur, ce médecin aurait voulu faire partager à tout le monde ses croyances, et guérir autant les âmes que les corps. Or il se trouvait précisément, par suite de l'exercice de sa profession, au milieu d'une foule de jeunes officiers, la plupart Écossais, tous, plus ou moins beaux esprits, ou relâchés dans leurs opinions religieuses. Parmi eux, il rencontra quatre Écossais de ses amis, qui consentirent à lui entendre expliquer les doctrines du christianisme. Comme ils lui demandaient surtout de leur donner la preuve que la Bible

1. Voy. *Sa vie en Italie.*

était d'origine divine, il accepta leur proposition dans l'espérance de faire des conversions.

Un de ces jeunes officiers, qui voyait lord Byron, lui parla de cette réunion projetée; et lord Byron par l'intérêt qu'il prenait toujours au sujet dont ils devaient s'entretenir, exprima son désir d'y assister, en disant : « Vous savez qu'on me regarde comme une brebis noire; et cependant je ne suis pas si noir que le monde veut bien me croire, ni pire que les autres. » Paroles de justice envers lui-même, bien rares dans sa bouche. Kennedy fut heureux d'ouvrir ses séances sous de semblables auspices, et de l'espérance de faire un tel prosélyte; et lord Byron s'empressa de s'y rendre, accompagné du jeune comte Gamba, et de son médecin italien, le docteur Bruno.

M. Kennedy a rendu compte en détail de cette séance, ainsi que de ses conversations avec lord Byron. Nous les résumerons ici, parce qu'elles montrent les idées religieuses de lord Byron à cette dernière époque de sa vie. M. Kennedy avait mis pour condition, avant l'ouverture des séances, qu'on lui laisserait la parole sans interruption, pendant douze heures, à différents intervalles. Mais soit défaut de la méthode adoptée, soit que cette condition fût trop sévère, elle fut bien vite violée. C'est alors que lord Byron se mêla lui-même à la conversation. Après avoir édifié par sa patience comme auditeur, il étonna comme interlocuteur. Car, si le docteur était versé

dans les matières divines, et dans les Écritures, lord Byron l'était aussi, et au point de pouvoir lui faire comprendre qu'il avait étudié sur ce sujet autant et plus d'ouvrages que lui, et de pouvoir même corriger une citation inexacte des Livres Saints. L'objet de la séance était surtout de prouver, que les *Écritures contenaient la révélation directe et génuine de la volonté de Dieu*. Mais, le docteur s'étant un peu fourvoyé, en s'appuyant à des citations, qui exprimaient des subtilités théologiques, émises par quelques auteurs, incapable de donner les preuves qu'on lui demandait, et voyant dans les yeux des assistants un certain désappointement qui se traduisait par de la fatigue, il ne put s'empêcher d'en témoigner un peu d'humeur, et de jeter à la noble assemblée quelques accusations d'ignorance : « accusations bien étranges adressées à lord Byron, dit M. Galt. » Toutefois, Byron qui était venu là, non pour faire parade de savoir, mais vraiment pour l'intérêt qu'il prenait au sujet, et par l'espérance de trouver des preuves, que sa raison refusait peut-être à son cœur, ne releva pas ce mouvement du docteur. Aussi, lui dit-il simplement et modestement : « Tout ce qu'on peut désirer, c'est d'être convaincu que la Bible est la véritable parole de Dieu, parce que, si on peut croire cela, il s'ensuivra, comme conséquence nécessaire, qu'on sera obligé de croire à toutes les doctrines qu'elle contient. »

Ensuite il ajouta que, dans sa jeunesse, sa mère l'avait élevé dans des principes religieux très-sévères ;

qu'il avait pu lire un grand nombre d'ouvrages de théologie; que les écrits de Barrow lui faisaient surtout grand plaisir; qu'il fréquentait régulièrement l'église; qu'il n'était pas du tout un incrédule, niant les Écritures et désirant rester dans l'incrédulité; qu'au contraire, tout ce qu'il désirait, était de pouvoir croire davantage, parce qu'il ne se sentait pas heureux, avec des opinions religieuses flottantes. Mais il déclara qu'il ne pouvait pas bien comprendre les Écritures. Il dit encore qu'il éprouvait toujours un grand respect pour les personnes dont la foi était sincère, et qu'il se sentait toujours plus disposé à se confier à ceux-là qu'à d'autres; mais que, malheureusement, il s'était rencontré avec trop de gens dont la conduite différait des principes qu'ils professaient uniquement par intérêt personnel, et qu'il croyait en bien petit nombre ceux sur lesquels on pouvait compter comme consciencieux et croyant dans les Écritures. Il lui parla et demanda son opinion sur plusieurs auteurs hostiles à la foi, tels que sir W. Hamilton, Bellamy, et Warburton, qui prétendent que les Juifs n'avaient pas l'idée *d'une vie future*. Il avoua que l'existence de tant de mal sans mélange était, pour lui, un problème qu'il ne pouvait résoudre, et avec lequel il était difficile de concilier l'idée d'un créateur parfaitement bienveillant. Sur ce chapitre, il s'étendit longuement avec une sensibilité qui montrait que la bonté de son cœur était au niveau de sa raison, tandis que les réponses du bon docteur, étaient loin de résoudre ces graves problèmes, par suite de sa propre faiblesse d'abord,

et puis, parce qu'il n'était pas dépourvu d'un certain égoïsme, de celui qui nie la mesure du mal, pour s'exempter de la compassion, et qui promet la récompense dans l'autre vie, pour ne pas la donner ici-bas. A cela, lord Byron objecta encore le mal physique et moral des sauvages; car les observations du docteur ne leur étaient pas applicables, attendu que l'Évangile ne leur avait jamais été apporté, et qu'il n'y a parmi eux ni riches, ni civilisés, pour suppléer aux moyens d'instruction, ou pour tempérer par leur bienveillance la pauvreté, et le malheur. Pourquoi donc en sont-ils privés, ainsi que du secours de l'Évangile? et quel sera le sort final des païens? Il cita des objections faites à Jésus par les apôtres, des prophéties non réalisées, les conséquences des luttes religieuses pour l'humanité. A tout cela, le docteur répondit très-sagement, et naturellement avec l'érudition et les arguments ordinaires de la théologie, et même avec une certaine éloquence. Mais, pour pénétrer et faire brèche dans un esprit comme celui de lord Byron, il fallait davantage. Dans la recherche de la vérité, il lui fallait la logique pure; l'éloquence lui était suspecte. Fénelon lui-même n'aurait pu le persuader; mais Descartes aurait pu l'entraîner. Bref, il aurait préféré, pour le grand problème qui avait toujours agité son esprit, la méthode du pur géomètre qui marche au vrai par le vrai, que celle de l'artiste qui y va par le beau.

Cette séance dura quatre heures. Elle eut beaucoup de retentissement dans la société de l'île; et tout le

monde fut d'accord pour admirer la pénétration, le grand savoir, et la profonde connaissance des Écritures, dont lord Byron avait fait preuve, relevés encore par tant de modération et de modestie. Mais le docteur, un peu mortifié de cette supériorité en ces matières, que tout le monde accordait à son interlocuteur, malgré son extrême bonté (et peut-être dans l'intérêt de l'orthodoxie), fit tous ses efforts pour en atténuer l'impression. Il reprocha même à ses amis de s'être laissé éblouir par le rang, la célébrité et les prestiges de lord Byron, au point de le faire envisager comme un être surnaturel et inspiré, tandis que ses connaissances en théologie n'étaient, au fond, disait-il, qu'ordinaires et superficielles. Cette séance fut la seule à laquelle lord Byron prit part; car, ayant quitté Argostoli, et s'étant transporté à Metaxata, il n'assista plus aux séances suivantes.

Cependant, elles continuèrent encore quelque temps, et Kennedy y montra un zèle qui aurait mérité plus de succès. En différentes séances, il fit passer sous les yeux de son auditoire, avec talent et érudition, toutes les preuves et tous les raisonnements qu'il put réunir, pour convaincre et ramener ses auditeurs à l'orthodoxie. Mais ces jeunes gens, trop distraits par les entraînements de la jeunesse, étaient composés d'une substance encore trop verte, pour s'embraser à la flamme de la foi sincère de leur maître. Désappointés de ne plus voir parmi eux lord Byron, quoique arrivés aux plus grandes preuves

(celles des miracles et des prophéties), sur lesquelles Kennedy avait fondé ses plus grandes espérances, ils désertèrent son cours tout à coup, et non-seulement, les bancs de la salle restèrent vides, mais les ingrats jeunes gens firent pleuvoir sur lui un déluge de railleries! Les uns disaient qu'ils remettraient leur conversion à un âge plus avancé; d'autres, plus cruels encore, allaient jusqu'à lui déclarer qu'ils avaient plutôt perdu que gagné dans leur foi; qu'ils étaient meilleurs chrétiens avant de l'avoir connu, et que, leurs conférences les ayant amenés à réfléchir sur ces sujets, le résultat était de sentir leur incrédulité moins indécise; car ce qui leur semblait douteux auparavant, disaient-ils, leur paraissait désormais sans réfutation possible.

En même temps que le bon docteur subissait ces désappointements, véritable affliction pour une âme si chrétienne, il lui arrivait quelque consolation du côté de lord Byron, bien qu'il fût distrait par l'objet qui l'avait amené en Grèce, et toujours sur le point de partir pour la Morée. En effet, lord Byron ne l'avait pas oublié; et, si ses arguments ne l'avaient pas rendu orthodoxe, il avait été touché, néanmoins, de son courage, de sa sincérité, de son zèle désintéressé, et il s'informait souvent de lui, en exprimant le plaisir qu'il aurait à le recevoir. De son côté, le docteur avait conçu une grande sympathie pour lord Byron. Il admirait sa délicatesse, sa modestie, son savoir, son amabilité : toutes observations qui lui faisaient ou-

blier, qu'involontairement, par suite de l'abandon de ses séances, il avait pu contribuer à les rendre stériles pour les autres. Il désirait donc, mais il n'osait pas encore se présenter à lord Byron. Enfin, ayant rencontré un jour, à Argostoli, le comte P. Gamba, et ayant appris par lui que lord Byron allait incessamment partir pour la Grèce continentale, il se décida pourtant à lui faire une visite, « autant, dit-il, pour le respect qui lui était dû, que pour satisfaire sa propre curiosité, en entendant et en voyant un homme si distingué. »

Lord Byron le reçut avec toute la cordialité qui lui était naturelle. Après lui avoir offert des rafraîchissements, il le retint à dîner, et lui donna ainsi l'opportunité d'une longue conversation. Kennedy, qui ne perdait jamais de vue son apostolat, ayant réussi à amener la conversation sur le terrain des croyances religieuses, lui dit qu'il s'était préparé à causer de ce sujet, mais que probablement il avait perdu son temps en s'occupant ainsi d'objets que Sa Seigneurie pouvait regarder alors comme peu pressants. Lord Byron sourit, et lui répondit : « Il est vrai, en ce moment, je ne m'occupe pas de cet important sujet; cependant je serais curieux de connaître les motifs et les raisons qui, non-seulement vous ont convaincu des vérités de la religion, en homme de bon sens et de réflexion que vous êtes, mais encore vous ont poussé à professer ainsi le christianisme. »

Après avoir parlé du progrès ou plutôt du non-

progrès des jeunes officiers, le docteur lui dit que, s'il y avait eu des hommes éminents qui avaient rejeté la chrétienté, il y en avait eu, et de plus grands encore, qui l'avaient adoptée; et que rejeter un système, parce que d'autres l'ont rejeté ce ne serait pas agir rationnellement, à moins de prouver que les grandes intelligences qui l'ont adopté étaient en délire.

« Mais je n'ai pas le désir, dit lord Byron, de rejeter des doctrines sans une investigation ultérieure. Au contraire, je désire extrêmement de croire, puisque je ne suis pas heureux dans l'état d'incertitude. « Le docteur lui ayant déclaré, avec des formules orthodoxes, que, pour obtenir la grâce de croire, il fallait se mettre à prier humblement; lord Byron lui répondit : « La prière ne consiste pas dans l'acte de s'agenouiller, ni de répéter de certains mots d'une manière solennelle; la dévotion est l'affection du cœur, et celle-là je l'éprouve. Car, quand je regarde les merveilles de la création, je m'incline devant la majesté du ciel; et quand je sens les jouissances de la vie, la santé et le bonheur, mon cœur est *plein de reconnaissance* envers Dieu, pour m'avoir accordé ces bienfaits.

« — Mais cela ne suffit pas, répliqua le docteur. Je « voudrais que Votre Seigneurie voulût lire la Bible avec « la plus grande attention, accompagnant cette lecture « d'une humble prière, afin de recevoir de Dieu la lu- « mière pour la comprendre. Car, quelque grands que « soient vos talents, sans l'action du Saint-Esprit, tout

« le livre vous restera lettre morte, et ne sera, tout au « plus, qu'une histoire amusante ou une fable curieuse.

« — Je lis beaucoup plus la Bible que vous ne pen« sez, répondit Byron. J'ai une Bible que ma sœur, qui « est la bonté même, m'a donnée ; et je la lis très-sou« vent. »

Cela dit, il passa dans sa chambre à coucher, en rapporta une Bible de poche élégamment reliée et la montra au docteur. Celui-ci reprit qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de continuer à la lire; mais qu'il était bien surpris que, l'ayant lue, il ne fût pas encore arrivé à la bien comprendre. Il chercha alors, dans la Bible, plusieurs passages, indiquant la nécessité de prier avec un cœur humilié, pour pouvoir comprendre les vérités de l'Évangile, et déclarant que nulle sagesse humaine ne peut virtuellement discerner ces vérités; que l'homme doit laisser de côté son orgueil et son savoir, et se soumettre à être enseigné par l'esprit de Dieu; que nous ne pouvons rien connaître de Dieu, ni de ses voies, excepté ce qu'il veut bien nous en apprendre; que nous ne devons pas nous ériger en juges de sa manière de procéder; qu'il demande de nous la soumission de l'enfant envers son père, qui lui donne l'instruction, et que ceux qui ne font pas cela, ne parviendront jamais à comprendre la vérité ; que, nés comme nous le sommes, dans le péché, par suite de la chute de nos premiers parents, avec des inclinations et des affections contraires à la volonté de Dieu, et ayant, plus ou moins,

tous, pratiqué le mal, malgré ses préceptes, menaces et avis, un *changement* de notre cœur et de nos affections, nous est indispensable, avant que nous puissions être préparés à obéir à Dieu ou à prendre le plus petit plaisir à cette obéissance, et que tout le monde, quel que soit son rang, doit subir ce changement.

La position, les idées dominantes et les préoccupations de lord Byron n'étaient pas alors en rapport avec de si saintes paroles. Néanmoins, il les accueillit avec sa bonté, sa modestie et sa docilité ordinaires, parce qu'elles lui venaient d'une âme sincère, et convaincue. Il se borna donc à lui répondre, que, quant à la méchanceté et à la dépravation de la nature humaine, il était bien d'accord avec lui, puisqu'il l'avait trouvée si grande dans toutes les classes de la société, et puisque, sous le masque de la politesse et du patriotisme, il avait été à même de trouver tant de bassesse et de vilenie que, pour le croire, il fallait l'avoir expérimenté. Mais que les doctrines qu'il venait d'émettre, l'obligeraient à se plonger dans tous les problèmes du péché originel, et dans les histoires lointaines du Vieux Testament, que beaucoup de docteurs, qui se disaient, cependant, aussi bons chrétiens que lui, n'hésitaient pas à rejeter. Alors, non pour discuter, mais seulement pour répondre à l'orthodoxie outrée et tant soit peu intolérante du docteur, sur la nécessité et la toute-puissance de la Bible, lord Byron montra combien il était instruit

dans ces matières, par des citations d'auteurs chrétiens, qui pensaient différemment. Il cita l'évêque Watson, qui, tout en professant le christianisme, n'accordait cependant pas à la Bible une grande autorité. Il cita aussi les Waldences, si bons chrétiens qu'on les a appelés, la véritable Église du Christ, et qui, cependant, regardent la Bible comme la simple histoire des Juifs. Ensuite il démontra que, pour plusieurs docteurs de l'Église, l'histoire de la Genèse et celle de la chute étaient regardées comme des mythes, ou du moins, comme des symboles et des allégories. Il défendit Gibbon contre le docteur qui l'accusait d'avoir malicieusement et intentionnellement détourné et caché la vérité; il cita Warburton comme plein de savoir, et parce que ses théories très-ingénieuses sont en grande considération auprès de beaucoup de gens éclairés ; enfin, il fit comprendre au docteur, que *l'accusation d'ignorance*, sur ces matières, ne pouvait pas s'appliquer à *lui*.

Dans la suite de cette conversation, extrêmement intéressante, car elle nous ouvre une foule de vues sur cette noble intelligence, il eut l'occasion de désavouer une des mille accusations de ses ennemis : celle *d'avoir une tendance aux doctrines du manichéisme*. Car Kennedy lui ayant dit qu'il résulte de la Bible, que l'esprit du mal est aussi bien assujetti que les anges eux-mêmes à la volonté de Dieu, qu'il ne peut faire que ce que Dieu lui permet, et qu'il peut le réduire au néant, comme du néant il l'a

tiré, lord Byron lui répondit : « Si c'est reçu dans un sens littéral, je trouve que cela donne une bien plus haute idée de la majesté, de la puissance, de la sagesse divine, de croire que le principe du mal, lui est assujetti, et qu'il reste sous son contrôle, aussi facilement que les éléments de la nature suivent les lois respectives que sa volonté leur a imposées. »

Tout ce qui abaissait et diminuait la grande Image de la Divinité, lui était intolérable; et tout ce qu'il disait tendait à la replacer dans l'immensité incompréhensible, qu'il faut se contenter d'avouer et d'adorer. Leur conversation s'étendit sur d'autres points de croyance et de religion. Tandis que le docteur, qui ne voyait le salut du monde que dans la Bible, se laissait aller à des expressions exagerées et intolérantes, surtout à l'égard du catholicisme et de l'Église romaine, qu'il appelait une abominable hiérarchie, qu'il ne croyait pas moins déplorable que le Déisme et le Socinianisme, et à laquelle il attribuait tous les scandales qu'engendrent la superstition et l'hypocrisie, lord Byron fit encore preuve de modération et de tolérance. Quoique évidemment il le désapprouvât, il ne contredit pas précisément le docteur, parce qu'il était de bonne foi; mais il ramena la conversation au point d'où le bon sens ne doit jamais s'éloigner. Il déplora aussi la superstition et l'hypocrisie, qu'il regardait comme les causes de l'incrédulité de milliers d'individus; mais il dit que, loin d'être bornées au continent, elles existaient éga-

lement en Angleterre ; et au lieu de mettre ses espérances dans la Bible, il dit qu'il connaissait suffisamment les livres saints, — et il voulait bien dire par là l'Évangile, — *pour être certain que, si l'esprit de douceur et de bénignité de cette religion était cru et mis en pratique parmi les hommes, il y aurait un merveilleux changement dans ce monde méchant*, et enfin que quant à lui, sa règle avait toujours été de *respecter* tous ceux dont la foi était consciencieuse, quelle que fût leur croyance extérieure, comme de cœur il détestait les hypocrites de toute sorte, et particulièrement les hypocrites en religion.

Après cela, et peut-être à cause de cela, lord Byron porta la conversation sur la littérature. Tout ce qu'il en dit, est d'un si grand intérêt, que je me réserve d'en parler dans un autre chapitre. Cependant le docteur revint bientôt à la charge. Plus missionnaire que philosophe, avec son esprit et son zèle, il continua de lui recommander l'étude de la chrétienté, résumée, pour lui, dans les Écritures et dans la révélation. « Mais que voulez-vous donc que je fasse, lui disait lord Byron ? Je ne repousse pas les doctrines de la chrétienté ; je demande, seulement, quelque autre preuve pour les professer sérieusement, et réellement. Je ne me crois pas un aussi mauvais chrétien que beaucoup de ceux qui prêchent contre moi, avec tant de fureur, auxquels je n'ai jamais fait aucun mal, et qui, pour la plupart, ne me connaissent pas du tout. » Le docteur insistait néanmoins avec la même ardeur apostolique.

« Mais cela est aller trop vite, lui répondait lord Byron; il y a encore des points et des difficultés à éclaircir. Quand cela sera fait, j'examinerai ce que vous dites-là.

— Quelles sont donc vos difficultés, dit le docteur; si le sujet est important, pourquoi différer à l'éclaircir? Vous en avez le temps : raisonnez, réfléchissez. Le moyen de vous débarrasser de ces difficultés dépend de vous.

— C'est vrai, répondit Byron ; mais je suis ici l'esclave des circonstances. Environné et enchaîné par des choses et par des personnes qui font distraction à mon attention, je n'ai rien autour de moi qui me porte à la considération de ce sujet. »

Comme le docteur devenait de plus en plus pressant, lord Byron lui dit :

« Comment dois-je m'y prendre?

— Commencez, cette nuit même, à prier Dieu pour qu'il vous pardonne vos péchés, et qu'il vous accorde l'intelligence de découvrir la vérité. En priant et en lisant votre Bible, avec un vif désir et une pure intention, le résultat sera celui que nous désirons si ardemment.

— Eh bien! oui, répondit lord Byron d'un ton sérieux, je veux certainement étudier ces sujets avec l'attention nécessaire.

— Mais que Votre Seigneurie n'oublie pas, continua le docteur, qu'il ne faut pas se décourager, quand même les difficultés et les doutes augmenteraient; car rien ne peut être obtenu ni compris sans du temps et du labeur. Que votre esprit se maintienne libre de toute influence. Il est nécessaire que vous pesiez, avec justesse, chaque argument, et que vous continuiez constamment à prier Dieu, dans lequel du moins vous croyez, afin qu'il vous donne la lumière nécessaire.

— Mais pourquoi donc, demanda lord Byron, faire

ces difficultés si grandes? Pourquoi les augmenter, quand on en trouve déjà bien assez? »

Ayant alors pris, comme exemple, la doctrine de la Trinité, le docteur en parla en homme de foi, qui ne trouve aucune difficulté à admettre un mystère, par la seule raison qu'il est un *dogme révélé.* « Il n'appartient nullement, dit-il, à la raison humaine de comprendre et d'analyser la nature des mystères, puisque nous ne pouvons pas comprendre la nature d'une existence toute spirituelle, comme celle de la Divinité, mais nous devons seulement les accepter et les croire *parce qu'ils* sont révélés, ayant la conscience qu'ils resteront à jamais aussi indéfinissables, et incompréhensibles pour l'homme, dans son état présent, que le sera toujours une existence spirituelle, séparée de la matière. » Il blâma alors, non-seulement la conduite de ceux qui veulent tout expliquer, mais aussi la présomption des théologiens, qui, non contents de démontrer, par l'autorité des Écritures, l'unité d'essence de la Trinité, veulent mêler à cette démonstration des raisonnements abstraits, et tirer des attributs de Dieu, des déductions spéculatives sur le mode d'existence et le rôle des trois personnes de la Trinité; « car, alors, dit-il, il est certain qu'ils tomberont, ou feront tomber dans l'erreur. » Et il en conclut qu'il fallait *accepter les mystères de l'autorité,* les croire, et écouter, comme des enfants qui écoutent la voix de leurs parents, la révélation que Dieu nous a donnée.

« Je conseille donc à Votre Seigneurie, poursuivit-il, de mettre de côté les sujets difficiles, comme l'origine du mal, la chute de l'homme, la nature de la Trinité, la prédestination, etc., et d'étudier le christianisme, non dans les livres des théologiens, tous plus ou moins imparfaits, même les meilleurs, mais dans un attentif et sincère examen de la Bible seule. En comparant passage avec passage, milord trouvera à la fin une telle harmonie et clarté dans toutes ses parties, une telle lumière et splendeur de sagesse dans l'ensemble, qu'il ne lui restera plus aucun doute qu'elle ne nous vienne de Dieu, et qu'elle ne contienne la seule voie de salut. »

A une foi si ferme et si enviable, Byron répondit :

« Vous me recommandez ce qui est très-difficile; car, comment est-il possible, pour une personne connaissant l'histoire ecclésiastique, ainsi que les écrits des théologiens les plus célèbres, les questions qui ont été discutées et qui ont mis en commotion tout le monde chrétien, les erreurs, les opinions étranges et contradictoires qui prévalent; et surtout voyant les chrétiens de nos jours divisés en tant de sectes et dénominations, chacun s'enviant, se haïssant, et souvent se méprisant et écrivant l'un contre l'autre, comment est-il possible de voir tout cela, et de ne pas vouloir s'informer des doctrines qui ont été tant discutées? Nous avons des sentences d'un concile contre les sentences d'un autre, des papes contre des papes, des livres contre des livres, des sectes qui s'élèvent et qui se meurent, et d'autres qui leur succèdent; le pape contre les protestants, et les protestants contre le pape. Nous avons des ariens, des sociniens, des southcotiens, des méthodistes, des quakers, des harmonistes, et on ne finirait pas de les compter.

Pourquoi cela existe-t-il? Cela rend perplexe et embarrasse l'esprit ; et la meilleure conclusion ne semble-t-elle pas de se dire, en fin de compte, restons neutres; que ces gens se battent entre eux si bon leur semble; et quand ils auront finalement décidé quelle est la meilleure croyance, alors, nous aussi, nous commencerons à l'étudier.

« J'aime cependant, continua-t-il, votre manière de voir sur beaucoup de choses; vous battez en brèche les décrets et les conciles; vous rejetez tout ce qui ne s'accorde pas avec les Écritures; vous rejetez des livres de théologie remplis de grec et de latin de la haute et de la basse Église. Vous voudriez même supprimer une foule d'abus qui se sont glissés dans les établissements de l'Église. C'est bien; mais je doute que l'archevêque de Canterbury voulût vous considérer comme un grand ami, de même que les presbytériens écossais. . . . . .

. . . .

« Quant à la prédestination, je ne pense pas comme S. et M.[1], mais comme vous; car il me semble, d'après mes propres réflexions, être vraiment influencé d'une manière que je ne puis comprendre, et entraîné à faire des choses contre ma volonté. S'il y a, comme nous admettons bien tous, un Régulateur suprême de l'univers, et si, comme vous le dites, il tient les actions des mauvais esprits aussi bien que celles de ses anges, complétement sous ses ordres, alors ces influences ou ces arrangements de circonstances qui nous amènent à faire des choses contraires à notre volonté, ou avec un mauvais vouloir, doivent être également sous sa direction. Je n'ai cependant jamais voulu approfondir ce sujet; mais je me suis contenté de croire qu'il y a une prédes-

1. S. et M. avaient déclaré le contraire.

tination dans certains événements, et que cette prédestination dépend de la volonté de Dieu. »

A quoi le docteur répliqua :

« Qu'il avait placé sa croyance sur ses propres fondements. »

Le docteur parla ensuite sur les discordes des opinions religieuses; en témoigna ses regrets, tout en se montrant indulgent néanmoins pour les divergences des sectes chrétiennes, quand ces divergences n'attaquaient pas le fondement des croyances; mais son intolérance éclata contre d'autres sectes, telles que l'Arianisme, le Socinianisme et le Swedenborgisme, dont il parla presque avec colère.

« Vous semblez bien haïr les sociniens, lui dit lord Byron. Mais cela est-il bien charitable? Pourquoi exclueriez-vous un socinien de bonne foi de tout espoir de salut? Est-ce qu'il ne trouve pas, lui aussi, ses doctrines dans la Bible? Cette religion se répand beaucoup. Lady Byron est en grande considération auprès de ces sectaires. Nous avions de grandes discussions ensemble sur la religion, et plusieurs de nos mésintelligences ont eu là leur source. Cependant, en comparant tous les points, je trouve que sa religion était très-semblable à la mienne. »

Naturellement, le docteur déplora ces doctrines audacieuses.

Lord Byron parla alors de Shelley :

« Je voudrais bien, dit-il, que vous l'eussiez connu, et que j'eusse pu vous mettre aux prises l'un avec l'autre. Vous me faites beaucoup souvenir de lui, non-seulement par la ressemblance, mais aussi par votre manière de parler. »

En outre de la ressemblance, on comprend parfaitement ces rapports entre leurs esprits, quoique, par suite de leurs diverses tendances, ils eussent pris des routes si opposées. Car chez tous deux dominait ce mélange de mysticité et d'expansivité, qui fait les apôtres et les poëtes. Byron loua les vertus de Shelley, qu'il appela chrétiennes ; sa bienveillance universelle et sa charité plus grande que sa fortune.

« Ce sont des vertus, répliqua le docteur, et certainement elles sont estimées telles parmi les chrétiens. Mais, si elles ne procèdent pas des principes chrétiens, ce ne sont pas des vertus chrétiennes ; donc, chez Shelley, elles ne l'étaient pas. Elles pouvaient être des vertus païennes, si vous voulez ; elles peuvent mériter les louanges des hommes ; mais, aux yeux de Dieu, elles ne sont rien, puisque Dieu a déclaré que rien ne lui plaît que ce qui procède d'un bon motif et d'un bon principe, dont le point fondamental — la croyance et l'amour du Christ — malheureusement manquait à Shelley. »

Et alors que Kennedy eut encore plus *rigoureusement* qualifié Shelley, lord Byron lui dit :

« Je vois qu'il est impossible d'exciter dans votre âme de la sympathie, ou d'obtenir un juste degré d'indulgence pour un infortuné jeune homme, d'un beau génie et d'une belle imagination. »

Ces remarques sur Shelley montrent encore la même tolérance d'un côté, et la même intolérance de l'autre : tant un dogmatisme quelconque altère les meilleurs naturels.

Cette conversation durait déjà depuis plusieurs heures. Le jour baissait, et le bon docteur, entraîné par son zèle, avait oublié l'heure. Mais son hôte ne fit rien pour la lui rappeler. Quand Kennedy se leva pour partir, après quelques excuses pour une si longue visite, il lui dit, en se retirant : « Dieu vous ayant doué, milord, d'une intelligence qui domine tous les sujets vers lesquels votre attention désire se diriger, si vous vouliez faire de la religion l'objet de vos études, j'ai la confiance que vous deviendriez une gloire et un orgueil pour votre pays, et un objet de joie pour tous les honnêtes et sincères chrétiens. » Lord Byron se contenta de lui répondre :

« J'ai certainement l'intention d'étudier le sujet; mais vous devez m'accorder un peu de temps. Vous voyez que j'ai bien commencé; j'écoute tout ce que vous dites. Avouez-le, est-ce que vous n'avez pas trouvé que mes sentiments approchent des vôtres plus que vous ne l'auriez imaginé?

— Oui, répondit le docteur, c'est la pure vérité; j'en suis heureux, et je n'hésite pas à dire que j'espère beaucoup plus de Votre Seigneurie que des jeunes officiers qui m'ont écouté sans vouloir me comprendre. Car vous avez montré plus de candeur et de patience que je n'aurais jamais pu l'imaginer; tandis qu'eux semblent si endurcis, si indifférents, que, vraiment, on dirait qu'ils regardent le sujet comme un simple exercice de leur esprit, ou comme un moyen d'amusement et de ridicule.

— Il faut avouer, dit lord Byron, qu'il est difficile de fixer et de maintenir l'attention sur ces sujets à cause des circonstances où nous nous trouvons, et du puissant et urgent appel à d'autres intérêts. Je crois cependant pouvoir promettre que je lui accorderai encore une plus grande attention que je ne l'ai fait par le passé. Mais, néanmoins, je ne sais pas si je pourrais jamais parvenir à adopter votre orthodoxie. »

Le docteur lui recommanda et lui demanda la permission de lui envoyer un ouvrage de B...., dont il fit un grand éloge; et lord Byron promit de le lire avec grand plaisir, en assurant Kennedy, qui s'excusait encore de l'avoir fatigué par cette longue séance, qu'il serait toujours charmé de le voir, et aussi souvent qu'il pourrait venir. « Et si, quand vous arrivez, ajouta-t-il, je ne suis pas rentré de ma promenade, prenez mes livres, lisez, et attendez-moi. »

Après l'avoir quitté, le docteur réfléchit d'abord sur tout ce qui s'était passé, puis il craignit d'avoir compromis la vérité, en se laissant ainsi transporter

par son sujet; car une si longue conversation aurait bien pu ennuyer plutôt lord Byron que l'intéresser. Mais, somme toute, Kennedy finit par se dire : « Il me semble que lord Byron n'a pas montré le moindre signe de fatigue, et qu'au contraire il a paru continuellement attentif et actif, à la fin comme au commencement. »

Nous nous sommes étendus trop longuement peut-être sur cette première conversation; mais nous y avons été déterminés par plusieurs motifs. Elle nous découvre d'abord les pensées et les sentiments de lord Byron dans une mesure plus certaine que si le débat eût eu lieu en public; car alors l'homme, même modeste, peut être porté à les exagérer. Elle nous montre les véritables dispositions et les opinions religieuses de lord Byron, leur véracité ne pouvant pas être mise en doute à cause du caractère respectable et intègre de son auteur. Enfin nous avons trouvé que cette conversation, qui peut paraître longue et futile, nous présente le caractère de lord Byron à un point de vue d'*amabilité*, de *bonté*, de *patience*, de *délicatesse* et de *tolérance* qui n'avait pas encore été suffisamment observé. Cependant nous n'avons pu faire autre chose que glisser sur cette matière, laissant le soin de faire davantage, à Kennedy lui-même. Nous le citerons dans d'autres chapitres; mais dans celui-ci nous ne devons considérer lord Byron que sous le rapport de ses opinions et de ses doctrines religieuses.

La sympathie que Kennedy avait déjà conçue pour lui, après la séance publique, s'accrut bien plus encore après ce premier entretien. La candeur, la simplicité, tout ce qu'il voyait sur la belle figure de lord Byron, qui était comme un livre ouvert, où se lisaient toutes les beautés intellectuelles et morales, fit comprendre au docteur que c'était surtout par cette belle intelligence que sa parole serait le mieux recueillie, et que, si elle ne pouvait pas y produire l'orthodoxie, elle préparerait du moins le terrain à toutes les vertus. Kennedy se proposa donc de profiter de la permission que lord Byron lui avait donnée, d'aller souvent le visiter.

En attendant, les beaux esprits de la garnison, continuant leurs plaisanteries, prétendirent que lord Byron se moquait du docteur, et que ses conversations avec lui avaient pour but de faire une étude du méthodisme, qu'il se proposait d'introduire dans son poëme de « Don Juan ». Mais les âmes franches et loyales se pénètrent en quelque sorte naturellement. Lord Byron sentit que la sincérité du docteur méritait le respect; et le docteur sentit de son côté que la sincérité de lord Byron ne pouvait pas dégénérer en persiflage.

« Il n'y avait rien, dit Kennedy, dans ses manières avec moi, qui approchât de la légèreté, rien qui indiquât un penchant à se moquer de la religion. »

Pour mieux s'éclairer, il s'adressa néanmoins à

un de ses amis, qui était assez intime avec lord Byron, et sa réponse ne fit que le confirmer dans sa propre persuasion.

Quand il retourna chez lord Byron, il le trouva, plus que jamais, préoccupé de son prochain départ pour la Grèce continentale, et absorbé par toute sorte de distractions, d'occupations et de visites; mais il n'en fut pas moins bien accueilli. Sa conversation se maintint sur ce ton d'aimable plaisanterie qui était dans son caractère, et qui n'ôtait rien au fond sérieux des sujets dont il s'occupait. Lord Byron avait réfléchi dans l'intervalle plus profondément peut-être; et ses pensées avaient pris une direction qui n'était pas précisément celle que le docteur lui avait conseillée. Elle ne s'accordait pas avec son orthodoxie, dont les menaces étaient plus grandes que les espérances et les promesses, et qui était d'ailleurs enveloppée d'une foule de problèmes si redoutables, qu'ils épouvantent plus qu'ils ne consolent. Réfléchir philosophiquement, faire usage de toute sa raison, n'était pas le conseil du docteur qui voulait qu'on la soumît, au contraire, à l'orthodoxie traditionnelle. Mais, pour lord Byron, c'était une nécessité d'organisation. Il n'admettait pas que Dieu nous eût doués de la raison pour l'étouffer, et nous obliger de croire, en religion comme en toute autre matière, ce qu'elle trouve absurde et contraire à l'idée de justice, qu'il a gravée dans notre conscience. « Il est inutile de me dire, écrit-il dans son *memo-*

randum, de ne point raisonner, mais de croire. Vous pourriez également dire à un homme : « *Ne veillez pas, mais dormez.* » Et puis, nous menacer de tourments et de l'éternité des peines !... Je ne puis m'empêcher de penser que la menace de l'enfer fait autant de diables, que les sévérités des lois pénales de l'*inhumaine humanité* font de criminels. »

Cependant les mystères et les dogmes, en général, ne répugnaient pas à lord Byron. On l'a vu à l'occasion de sa conversation avec Kennedy sur la Trinité et la prédestination. Qu'il fût plus ou moins disposé à les admettre, sur la foi des témoignages et des traditions, peu importe. Il est certain qu'il courbait facilement la tête devant les mystères, et qu'il respectait la foi qu'ils inspirent à des esprits plus dociles et plus heureux que le sien. Son scepticisme partiel — ou plutôt ce qu'on a voulu chez lui appeler de ce nom — était humble, modeste, tout à fait l'opposé de l'orgueil, comme celui de Montaigne; il s'expliquait par les limites de notre intelligence enchaînée dans notre prison terrestre. Mais lord Byron reconnaissait qu'il y avait des mystères et des contradictions, parce que l'orgueil de l'homme voulait transporter dans l'Être incompréhensible et infini, les modes imparfaits de son être fini. La petitesse de l'homme et la grandeur de Dieu lui étaient sans cesse présentes. Il aimait à le proclamer humblement; et, avec son grand compatriote, Newton, qui,

mesurant les cieux, sentait davantage les petitesses de la terre, il aurait dit volontiers : « Je suis comme un enfant jouant au rivage avec l'eau qui vient baigner le sable. Cette eau avec laquelle je joue, c'est ce que je sais; ce que j'ignore, c'est l'Océan qui se déroule devant moi. » Entourés de mystères comme nous le sommes de tous les côtés, il aurait trouvé injuste et orgueilleux de repousser tous ceux de la religion au nom de la science, qui n'aperçoit et ne comprend elle-même que des phénomènes. En effet, à l'origine de toutes choses, elle rencontre l'énigme, l'impénétrable mystère qu'elle est forcée de subir en tout et partout, comme sa propre fatalité. Donc, en ce qui concerne la nature divine et nos rapports avec elle, l'*incompréhensibilité* n'était certes pas, aux yeux de lord Byron, une raison suffisante pour nier. Aurait-il pu rejeter des dogmes, sous prétexte d'incompréhensibilité et de mystère, lui qui en admettait d'autres également incompréhensibles, bien que défendus par des preuves rationnelles et logiques? Toutefois, parmi ceux qui reposent sur la tradition, qui sont entièrement du domaine de la révélation, et pour lesquels sa foi a pu se tenir suspendue, il y en avait *Un*, dont le mystère terrible ne pesait pas seulement sur son intelligence, mais devenait une souffrance réelle pour son noble cœur. C'était le dogme des *Peines Éternelles*, qu'il ne pouvait pas concilier avec l'idée d'un Dieu tout-puissant; car cette toute-puissance suppose la bonté parfaite et la parfaite justice, dont il

a gravé l'idéal dans nos âmes. On voit que ces objections lui venaient toujours du cœur.

Après un instant d'entretien sur la prière, lord Byron dit à Kennedy :

« Il y a un livre que j'ai l'intention de vous mon- « trer, » Et, allant vers une table où des livres en grand nombre se trouvaient rangés, il prit un volume in-8°. « Me l'ayant donné (dit Kennedy), je vis sur son frontis- « pice : *Illustrations du gouvernement moral de Dieu*, par E. Smith, M. D. London. « L'avez-vous vu, me demanda « lord Byron? — Non, dis-je, je n'ai ni vu, ni entendu « parler de ce livre; quel est son objet? — L'auteur (dit « lord Byron) prouve que l'enfer n'est pas éternel, qu'il « aura une fin. — Ce n'est pas une doctrine nouvelle, « dis-je, et je suppose que l'auteur sera un des soci- « niens qui, bientôt, rejetteront les doctrines de la Bible, « et finiront — (ce qu'ils auraient déjà fait s'ils étaient, « conséquents), par s'avouer de purs déistes. Où donc « Votre Seigneurie a-t-elle trouvé ce livre? — Ils me l'ont « envoyé d'Angleterre, dit-il, pour me convertir, je sup- « pose. Les arguments dont il fait usage sont très-forts. « Il les prend dans la Bible même; et en prouvant qu'un « jour arrivera où toute créature intelligente jouira d'un « bonheur suprême et éternel, il efface cette écrasante « doctrine qui prétend que le péché et la misère existe- « ront éternellement sous le gouvernement d'un Dieu « dont les plus hauts attributs sont *la Bonté et l'Amour!* « En ôtant une des plus grandes difficultés, il nous « *réconcilie* ainsi au sage et bon Créateur que les Écri- « tures révèlent. » — Mais, dit Kennedy, comment ex- « plique-t-il l'existence du péché et de la misère dans

« le monde et de sa durée depuis six mille ans? Cela « est également inconsistant avec l'idée du parfait amour « et de la parfaite bonté de Dieu. » — Je n'admets pas « votre argumentation, répondit lord Byron, car un Dieu « de bonté peut permettre que le péché et la misère « existent pour un certain temps, mais à la fin, lais- « sant dominer sa bonté, les déraciner tout à fait et « rendre heureuses toutes ses créatures. » Et, comme Kennedy insistait dans sa première argumentation : « Eh bien! dit lord Byron, c'est prouver mieux la « bonté de Dieu, et être plus en harmonie avec les no- « tions de notre raison de croire, que si Dieu, pour des « motifs de sagesse, permet au péché d'exister pour un « temps — afin peut-être de produire un bien plus grand « qu'on n'aurait obtenu sans lui, — de croire, dis-je, que « sa bonté se manifestera d'une façon plus éclatante en- « core, en nous donnant d'avance la pensée qu'il arrivera « un moment où toute créature intelligente sera purifiée « du péché, délivrée de toute misère, et rendue heureuse « d'une manière permanente. Voyez, dit-il encore, l'au- « teur fonde sa croyance sur la Bible même. » Et, donnant le livre à Kennedy, il lui montra le passage. »

Kennedy continua néanmoins à l'expliquer par de longs raisonnements dans le sens de l'éternité des peines : « Mais, pourquoi donc reprit lord Byron êtes-vous si désireux de soutenir et de prouver l'éternité de l'enfer? cette doctrine n'est certainement pas humaine, et elle me semble en contradiction avec la douce et bienveillante doctrine du Christ. » Kennedy soutint d'autres argumentations sur le même sujet, et lord Byron lui répondit : « Je ne puis décider sur ces points-là; mais je dis qu'il serait

extrêmement à désirer, qu'on pût prouver qu'à la fin tous les êtres créés doivent être heureux. Cela semblerait bien plus d'accord avec la nature de Dieu, dont la puissance est infinie et dont l'attribut principal est *l'amour*. Je ne puis donc acquiescer à votre doctrine de la durée éternelle des peines; l'opinion de cet auteur est plus humaine, et il me semble qu'il l'appuie très-fortement sur l'Écriture même. »

Cependant, comme lord Byron avait toujours admis notre *libre arbitre* et, par conséquent, notre culpabilité et responsabilité, afin que la Providence fût justifiée, il croyait à une sanction quelconque des lois qu'Elle a gravées dans nos âmes. Les coupables d'après lui, devaient bien être punis, mais le Juge Infaillible, autant que Miséricordieux, pour que sa justice ne changeât pas de nom, proportionnerait néanmoins les peines à la faiblesse de notre nature limitée, en les limitant également; et il penchait pour le dogme catholique du Purgatoire, qu'il trouvait conforme à ses propres idées sur la justice et la miséricorde de Dieu.

On sait la préférence de lord Byron pour le Catholicisme. Ses premiers succès oratoires dans la Chambre des Lords, avaient été consacrés à la cause catholique de l'Irlande; et quand il voulut que sa petite Allégra, sa fille naturelle, fût élevée dans la religion catholique, il écrivit à M. Hoppner, consul

général d'Angleterre à Venise, qui s'était toujours beaucoup intéressé à cet enfant pour lui dire que : « Dans le monastère de Bagnacavallo, où il l'avait placée, on lui inculquerait, du moins, la moralité et la religion. C'est mon désir ajouta-t-il, qu'elle soit élevée dans la religion catholique romaine, que je considère comme la meilleure parmi toutes les religions, comme certainement elle est la plus ancienne de toutes les branches de la chrétienté. »

Cette prédilection pour le catholicisme ne lui venait certes pas de ce qu'il y a de poétique dans son culte, ni de ses belles cérémonies, ni de ses pompes séduisantes pour les sens et l'imagination. Certainement les cérémonies mystérieuses, les processions dans les nefs des cathédrales, les chants mélodieux de l'orgue sous leurs voûtes profondes et sonores, les vapeurs de l'encens mêlées à la suavité et à la mélancolie de ces sons, tous ces prestiges, absents du culte protestant, pouvaient bien ne pas être sans quelque charme pour une nature aussi impressionnable que la sienne, mais, ne pouvaient pas produire de telles préférences. Lord Byron, bien que poëte, ne laissait jamais dominer sa raison par son imagination. Il raisonnait toujours ses préférences. Les objections venaient autant de son esprit que de son cœur. « Le catholicisme, disait-il, est le plus ancien des cultes; et notre hérésie, en fin de compte, a son berceau et sa cause dans le vice. Et quant aux problèmes qui dépassent la raison, sont-ils donc moins inexplicables dans le protestantisme que dans le catholicisme?»

« Mais le catholicisme, du moins, offre des consolations dans les sacrements. Il a surtout un dogme consolant, qui met d'accord la rigueur de Dieu avec sa miséricorde pour des êtres doués de liberté, mais faibles : c'est le Purgatoire. Comment le protestantisme a-t-il pu renoncer à ce dogme si humain? Pouvoir intercéder et faire du bien aux êtres que nous avons aimés ici-bas, ce n'est pas tout à fait s'éloigner d'eux.

« J'ai souvent regretté, disait-il, une autre fois à Pise, de ne pas être né catholique; le purgatoire est une doctrine consolante. Je suis étonné que les réformateurs l'aient abandonnée, ou n'y aient pas substitué quelque chose d'aussi consolant. C'est, disait-il à Shelley, un perfectionnement de la transmigration, que vos benêts de philosophes ont enseignée. »

C'était donc en grande partie ce dogme, en harmonie avec ses idées de la justice et de la miséricorde de Dieu, et repoussé par le protestantisme et par le féroce dogmatisme de Calvin, si abhorré par Lord Byron, qui l'attirait vers le catholicisme.

On faisait une fois des comparaisons entre le catholicisme et le protestantisme : « Le protestantisme peut-il éviter, disait-il, plus que le catholicisme les objections des incrédules? Qu'importe que le premier ait diminué le nombre de ses exigences, réduit ses croyances dogmatiques? Ils procèdent l'un et l'autre des mêmes éléments : *autorité* et *examen*.

« Il importe peu que les mesures soient différentes. Ce libre *examen*, cette liberté accordée à la raison

individuelle, dont le protestant se vante bien plus qu'il n'en use, pourquoi la refuse-t-il au catholique? Le catholicisme, lui aussi, fait valoir ses raisons de croire. Il admet donc lui aussi, en principe la discussion et l'examen. Et quant à l'autorité, si le catholique obéit à l'Église et la croit infaillible, le protestant n'obéit-il pas de son côté à la Bible? Ne la croit-il pas également infaillible, divine, la règle suprême en matière de foi? Mais, en associant ainsi cette docilité à l'autorité, avec ses prétentions au libre examen, ne met-il pas l'inconséquence de son côté? Et l'autorité de l'Église n'est-elle pas préférable? n'est-elle pas plus accessible à la raison, aux influences sociales, plus humaine, plus disposée aux transactions, que les vicissitudes des sociétés peuvent réclamer? Dans l'obéissance à l'autorité solennelle d'une Église, il y a, il me semble, un plus grand repos pour l'esprit qui a le bonheur de s'y confier, que dans la croyance à l'autorité d'un livre où il faut sans cesse chercher le chemin de son salut, et se transformer pour ainsi dire en théologien, ce à quoi toutes les intelligences sont loin d'être disposées. Et n'est-il pas encore préférable d'avoir de certains livres — une Apocalypse par exemple — expliqués par l'Église, que de les voir livrés à l'appréciation d'esprits peu justes ou incultes, qui peuvent en être, comme ils ne l'ont déjà que trop été, troublés et renversés? »

Voilà les idées de lord Byron, sinon ses propres paroles.

Avant le départ de lord Byron pour la Grèce continentale, Kennedy eut encore d'autres conversations avec lui. Mais la limite de ce chapitre ne me permettant pas de les analyser, je dirai seulement qu'elles montrent toutes également lord Byron sous le même aspect aimable et intéressant. Elles le montrent, aussi, exerçant souvent son goût de plaisanterie, et son esprit de saillie, sans malice aucune sur les choses et les points indifférents ou blâmables, mais demeurant toujours sérieux dans le fond, tolérant et respectueux envers les personnes et les choses qui méritent le respect. Et quoiqu'il fût le plus docile de tous les prosélytes du docteur, il resta néanmoins rebelle et chrétien hétérodoxe, à l'égard des peines éternelles. Dans une des dernières visites que Kennedy lui fit, il trouva chez lui plusieurs jeunes gens, et entre autres M. S.... et M. F.... Le premier, assis à un des coins de la table, exprimait au comte Gamba des idées qui étaient loin d'être orthodoxes. Lord Byron s'adressant alors au docteur :

« Avez-vous entendu, s'écria-t-il, ce que S. a dit? Je vous assure qu'il n'a pas avancé d'un pas vers la conversion; il est bien pire que moi. »

Et alors, M. F.... ayant dit, de son côté, qu'il y avait bien des contradictions dans les livres saints, lord Byron répliqua :

« C'est aller trop loin; je suis assez bon croyant pour

trouver qu'il n'y a pas de contradictions, dans les Écritures, qui ne puissent être conciliées par une application attentive et par la comparaison des passages. Ce qui m'embarrasse le plus, *est l'éternité des peines de l'enfer; je ne suis pas disposé à croire à ce dogme effrayant, et c'est mon seul point de différence* avec le docteur, qui refuse de m'admettre dans l'enceinte de l'orthodoxie, jusqu'à ce que je me trouve d'accord avec lui sur ce point! »

Ce ton, moitié sérieux, moitié plaisant, était si aimable et si loin de la moquerie, qu'il lui était pardonné, même par le docteur, qui néanmoins le regrettait, disait-il, parce qu'il ne lui semblait pas digne d'un grand homme, mais en réalité parce que Kennedy était du nombre de ces esprits austères et incomplets qui ne comprennent pas la plaisanterie.

Lord Byron partit pour Missolonghi; et, malgré la divergence de leur nature et de leurs humeurs, il emporta une estime réelle pour Kennedy, qui, de son côté, avait conçu une immense sympathie pour lord Byron. Cette sympathie se montre à chaque page de son volume, et surtout dans le portrait qu'il en a tracé à la fin. Elle résista même aux blessures faites à son amour-propre, par plusieurs des personnes qui suivirent lord Byron en Morée, et par ceux qui eurent la charge de faire exécuter ses dernières volontés. Le beau portrait qu'il trace de lord Byron et ses impressions générales ont pris leur place dans le chapitre consacré aux « Biographes de lord Byron. »

La mort du grand poëte causa à Kennedy une grande douleur. Pour s'en distraire, il réunit dans un volume toutes les conversations qu'il avait eues avec lui; et, en faisant cet ouvrage, il eut la double opportunité de rendre hommage à la religion et à la mémoire de lord Byron. Mais, quand plusieurs de ses amis, — ou de ceux qui se prétendaient tels, — apprirent quelle était son intention, soit qu'ils craignissent que l'extrême orthodoxie du docteur ne présentât lord Byron, au point de vue de la religion, sous un aspect exagéré, tant par rapport à la foi que que par rapport à l'incrédulité, soit qu'ils craignissent de lui voir mêler à ces conversations des indiscrétions fâcheuses pour eux-mêmes et pour d'autres presque tous vivants, ils se montrèrent hostiles à cette publication. Et quand il s'adressa à différentes personnes, qui étaient à Missolonghi avec lord Byron, pour savoir dans quelles dispositions religieuses il était mort, cette méfiance et ce mauvais vouloir envers Kennedy se traduisirent même par des réponses blessantes attribuées à plusieurs et surtout à un jeune collègue de Kennedy, sur lequel on faisait peser justement la plus grande responsabilité de cette mort. La même hostilité reparut dans des articles de journaux, par lesquels on tâchait d'insinuer avec perfidie que lord Byron s'était moqué du docteur. Tous ces nuages amoncelés sur la tête de Kennedy pouvaient charger d'ombre le tableau qu'il allait faire de lord Byron. Et, néanmoins, on verra que la physionomie de ce portrait (que nous avons donné plus loin).

bien qu'un peu altérée par le puritanisme trop sévère du peintre, n'est cependant pas indigne de l'original. Dans la préface même de son livre, après s'être demandé consciencieusement s'il se croit justifié de se servir de ces conversations avec un homme célèbre, afin de donner plus d'intérêt à un ouvrage dont le but est l'utilité, le docteur se répond ainsi à lui-même :

« Si cela pouvait porter la plus minime atteinte au caractère de lord Byron ou à sa renommée, je n'hésiterais pas un instant à m'avouer coupable. Mais, à mon jugement, une narration véridique de ce qui a eu lieu entre lord Byron et moi, jette, au contraire, sur son caractère, une lumière beaucoup plus belle que celle où il s'est lui-même placé par ses écrits, et où le placeront peut-être ses biographes. Par cela seul qu'il a désiré m'entendre expliquer le christianisme, en voyant devant lui un chrétien sincère; par l'aveu qu'il fait de ne pas se sentir heureux dans l'incertitude de ses opinions religieuses; par son désir d'être convaincu; par le fait d'apporter avec lui dans ses voyages des livres de religion, et de promettre d'accorder à ce sujet, une étude plus attentive qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; par tout cela ensemble, une clarté est répandue sur son caractère, qui doit lui gagner la sympathie de tous les chrétiens. Et dès lors, il n'appartiendra plus à personne de le mettre au rang d'hommes, tels que Hume, Gibbon et Voltaire, parmi lesquels on a déjà été trop disposé à le confondre ; car les déistes eux-mêmes n'auront plus le droit de citer lord Byron comme un adversaire froid et délibéré du christianisme. »

A ces déclarations hautement significatives, puis-

qu'elles viennent d'un homme aussi consciencieux et aussi croyant que Kennedy, j'en ajouterai encore quelques autres, puisées pour la plupart, non dans les écrits de personnes qui étaient dévouées à lord Byron, mais de celles-là mêmes qui ont plutôt manifesté contre lui autant de *rancunes* que de sévérités. M. Galt est du nombre, et cependant voilà ce qu'il dit :

« Classer lord Byron parmi les incrédules, ce serait faire une injustice à sa mémoire. Il est certain qu'il a été traité sans aucune charité ni justice par les orthodoxes rigides, quand ils l'ont déclaré un adversaire de la Religion, seulement parce qu'il n'avait voulu s'attacher à aucune secte ou congrégation particulière. Sans doute, il serait absurde de prétendre qu'il était un homme pieux ; mais on sentait en lui un sentiment religieux qui aurait augmenté, s'il était arrivé à un âge plus mûr. »

Et ailleurs, après avoir dit qu'il aurait dû donner un franc sommaire exact : 1° de ce que lord Byron ne croyait pas ; 2° de ce qu'il aurait voulu croire, mais dont l'évidence ne satisfaisait pas assez sa raison ; 3° de ce qu'il croyait, M. Galt ajoute :

« Mais, quel que fût le degré des doutes, que lord Byron entretenait en fait de doctrine et de foi religieuse, on ne pouvait pas les attribuer à l'ignorance, ni dire qu'il fût animé par aucun sentiment d'hostilité contre la religion[1]. »

1. Galt, p. 289.

Et enfin, le même biographe dit encore :

« Que lord Byron fût profondément pénétré par l'essence d'une piété naturelle; que souvent il sentît en lui la force et la présence d'un Dieu, qui transportait et vibrait dans sa poitrine, et qui resplendissait dans tout son être, *il n'y a pas lieu d'en douter*. Lord Byron croyait à la philosophie du christianisme, par l'influence qu'elle exerce sur l'esprit et la conduite des hommes. La partie de ses œuvres qui ont une tendance à ces sujets, et qui portent l'empreinte de la ferveur de l'âme et de la sincérité, en sont les preuves évidentes. Mais il ne tenait à aucune Église particulière; son organisation intellectuelle s'y opposait. »

Medwin, auquel on pouvait accorder quelque autorité, avant qu'un amour-propre blessé par des publications où on mettait en doute sa bonne foi, et, en évidence, le peu de cas que lord Byron faisait de lui, ne l'eût porté à ne garder aucun sentiment de vérité et de mesure à son égard, Medwin dit :

« Il n'était pas facile de juger, d'après ses ouvrages, quelles étaient réellement les opinions religieuses de lord Byron. Mais, si, par moment, il parlait et pensait en sceptique, ses doutes n'allèrent jamais jusqu'à ne pas croire au Divin fondateur du christianisme. Il disait, que le service divin avait pour lui un grand charme, et qu'il croyait impossible, pour tout homme doué de sensibilité, de ne pas éprouver un sentiment religieux en y assistant. Mais il pensait qu'un poëte, en tant que poëte, ne devait pas se montrer enchaîné à une profession de foi, parce que la métaphysique, la nature et les systèmes hété-

rodoxes présentent à l'imagination des poëtes des sources fécondes, où il est défendu au christianisme de puiser. Il appuyait cette opinion par des exemples tirés de quelques grands poëtes italiens et anglais, comme Tasse et Milton. « Voici, nous dit-il un jour, à Shelley et à moi, un petit « ouvrage sur la religion chrétienne, que quelqu'un m'a « envoyé. Les raisonnements me paraissent très-forts et « les preuves faites pour ébranler. Je ne crois pas que « vous puissiez y répondre, Shelley. Pour mon compte, « je suis sûr que je ne le puis pas; et, ce qui est plus « encore, *je ne le désire pas.* »

En parlant de Gibbon, il leur disait :

« N. croyait la question résolue dans l'histoire de la décadence et de la chute des Romains; mais il n'est pas si facile de me convaincre. Ce n'est pas un acte de volonté que de ne pas croire. Qui donc aime à croire qu'il a été un sot? et à désapprendre tout ce qu'on lui a enseigné dans sa jeunesse? Qui peut croire que les meilleurs hommes qui aient jamais vécu, ont été des imbéciles? »

Il leur disait encore :

« Vous croyez bien aux principes de Platon, et pourquoi pas à la Trinité? L'une n'est pas plus mystique que les autres. Je ne sais pas pourquoi je passe pour ennemi de la religion, et pour incrédule. J'ai déclaré l'autre jour que *je n'étais point de l'école de Shelley, en métaphysique*, quoique j'admire ses poésies. »

« Bien que lord Byron, dit l'honorable lord Harrington, qui l'avait connu en Grèce dans les derniers mois de sa vie, ne fût pas chrétien orthodoxe, il était un *ferme* croyant à l'existence de Dieu. On est donc également aussi loin du

vrai en le représentant, soit comme un Athée, soit comme un Chrétien Orthodoxe ; il avait, ainsi qu'il me l'a souvent déclaré, *une ferme croyance en Dieu*[1]. »

Et, plus bas, le même poursuit en ces termes :

« Lord Byron se disait toujours sceptique, *mais il ne l'était pas du tout*. Un jour, à Céphalonie, pendant une cavalcade qui dura deux ou trois heures, à propos de Caïn, il me parla de ses opinions religieuses ; et il finit par *condamner l'athéisme*, en soutenant les principes d'un pur Déisme. »

M. Finlay, qui voyait aussi lord Byron en Grèce, dit dans une lettre qu'il adresse à son ami, lord Harrington :

« Lord Byron aimait extrêmement à converser sur des sujets de religion ; mais jamais je ne l'ai entendu, dans aucune circonstance, professer ouvertement un déisme aride. »

Il faut bien en finir avec ces citations, qui expriment toutes la même chose, mais je ne m'arrêterai qu'après une dernière, contenue dans une lettre du comte P. Gamba. On sait que ce jeune homme, caractère noble et loyal, belle intelligence, hélas ! sacrifié, lui aussi, à vingt-quatre ans, à la cause hellénique, était l'ami et le compagnon assidu de lord Byron, pen-

1. *Essays*, de Stanhope (lord Harrington). Parry.

dant les quatre dernières années de sa vie, en Italie et en Grèce. Ayant reçu une lettre de Kennedy, qui lui demandait des renseignements sur les dispositions religieuses de lord Byron à Missolonghi, P. Gamba lui répondit :

« Vous me demandez le détail des actions et des opinions de lord Byron à l'égard de la religion.... dans les dernières semaines de sa vie, à Missolonghi. Mon opinion est, que ses croyances sur ce sujet n'étaient pas toutes fixées; je veux dire qu'il ne se prononçait pas plus pour une secte chrétienne que pour une autre; mais que ses plus profonds sentiments étaient religieux, et qu'il professait le plus haut respect pour les doctrines de Jésus-Christ, qu'il considérait comme la source de la vertu et du bonheur. Quant aux incompréhensibles mystères de la foi, son esprit restait enveloppé dans les doutes, qu'il avait pourtant le plus grand désir de dissiper, les trouvant pénibles; et, à cause de cela, jamais il n'évitait une conversation sur ce sujet, comme vous le savez bien.

« J'ai eu souvent l'occasion de l'observer, dans des situations où les sentiments les plus involontaires et les plus sincères sortent de l'âme; dans de graves dangers, au milieu des tempêtes sur la mer et sur terre; dans la contemplation d'une belle et tranquille nuit, au milieu des profondes solitudes, etc., et j'ai toujours observé que ses émotions, et ses pensées étaient profondément empreintes du sentiment religieux. La première fois que j'ai eu une conversation avec lui sur ce sujet, ce fut à Ravenne, mon pays natal, il y a à peu près quatre ans. Nous nous promenions, à cheval, dans une grande et solitaire forêt de pins; la scène invitait à la méditation religieuse; c'était une belle journée du printemps. « Com-

ment, dit-il, lorsque nous dirigeons nos regards au ciel, et qu'ensuite nous les abaissons sur la terre, pouvons-nous douter de l'existence de Dieu? Et si nous reportons les regards de notre esprit sur nous-mêmes, pouvons-nous douter qu'il n'y ait quelque chose au dedans de nous, de plus noble et de plus durable que la poussière dont nous sommes formés? Il faut nécessairement que ceux qui n'écoutent pas ou ne veulent pas écouter ces sentiments soient doués d'une nature basse et grossière. » Je voulus lui répondre par ces banalités que la philosophie superficielle d'Helvétius, de ses disciples et de ses maîtres, ont enseignées. Il me répondit par des arguments très-forts, exprimés avec une profonde éloquence; et je m'aperçus qu'une contradiction obstinée, le *forçant* à raisonner sur ces sujets, lui faisait de la peine. Cette conversation produisit une profonde impression sur moi. D'autres fois, et en différentes circonstances, je l'ai entendu encore confirmer les mêmes sentiments; et toujours il m'a semblé profondément convaincu de leur vérité. L'année passée, à Gênes, quand nous nous préparions à partir pour la Grèce, tous les soirs nous passions de longues heures ensemble. Et là, tout seuls, dans les belles soirées du printemps, assis sur la terrasse du palais d'Albaro, qui s'ouvrait sur une magnifique vue de la mer et de la superbe cité, notre conversation roulait toujours, ou sur la Grèce et le voyage que nous allions incessamment entreprendre, ou sur des sujets de religion. Et, en plusieurs circonstances et par divers raisonnements, je l'ai toujours entendu confirmer les sentiments dont je vous ai parlé. « Comment donc, lui dis-je, vous êtes-vous, par vos écrits, attiré le nom de Sceptique, et d'*Ennemi* de toutes croyances religieuses? Byron répondit : — « Ils ne m'ont « pas compris, et mes écrits sont mal interprétés par la « malignité. Mon seul objet est de combattre l'hypocrisie,

« que j'abhorre en toute chose, et particulièrement en « matière religieuse, et qui malheureusement à présent « semble prévaloir. Je cherche à dévoiler les vices ou les « motifs lâches et intéressés que tant de monde recouvre « d'un manteau d'hypocrisie; et, pour cela, ceux aux- « quels on fait allusion, désirent me faire détester. Aussi « me. font-ils passer pour un impie et pour un monstre « d'incrédulité. »

« Pour la Bible, poursuit le comte Gamba, il avait un respect particulier. C'était son habitude de la garder toujours sur sa table de travail, particulièrement dans les derniers mois de sa vie; et vous savez bien si elle lui était familière, puisque quelquefois il a pu corriger même quelques inexactes citations que vous lui aviez faites. Fletcher a dû vous rendre compte de ses excellentes dispositions dans ses derniers moments; souvent il répétait des passages tirés du Nouveau Testament. Et quand, arrivé à sa dernière heure, il eut en vain tenté de manifester quelques-unes de ses volontés pour sa fille et pour les personnes qui lui étaient les plus chères dans la vie, et que Fletcher lui eut dit qu'il ne pouvait pas le comprendre : « Est-il possible, dit-il, hélas! quel malheur! il est trop « tard. Mais *que la volonté de Dieu soit donc faite, et non* « *la mienne!* » Bien souvent, il m'a exprimé son mépris pour ceux qu'on appelle *les esprits forts,* secte trop souvent pleine, disait-il, d'ignorants égoïstes, incapables de toute action généreuse, et hypocrites eux-mêmes dans leur mépris affecté de toute croyance. Il professait une *complète tolérance* et un respect particulier pour toute conviction sincère; et il aurait considéré *comme un crime impardonnable de tenter de détourner de leur croyance ceux qui avaient une foi sincère, bien qu'on pût les accuser d'absurdité; car il disait que faire perdre la foi à quelqu'un, ne pouvait que faire des malheureux.* Ce que ses

opinions étaient à Céphalonie, vous le savez aussi bien que moi. Il s'intéressait à vos conversations, parce que c'était dans sa nature de rechercher toujours de plus en plus la vérité; et, bien qu'il fût en beaucoup d'opinions d'accord avec vous, je dois cependant avouer qu'il ne l'était pas en toutes. Lorsqu'il se chargea de faire répandre, à Missolonghi, les Bibles que vous lui aviez envoyées et les autres livres de religion, il voulut aussi qu'on insistât, dans les journaux, sur l'avantage que les Grecs pouvaient retirer de la propagation et de l'étude sérieuse de ces livres sacrés. Je suis certain cependant que vous ne voudrez pas le faire passer pour un bigot; car cela serait aussi contraire à la vérité, que de le faire passer pour un ennemi de la religion. » (Pietro Gamba.)

Et maintenant, après toutes ces preuves des tendances religieuses de lord Byron, ne doit-on pas se demander en quoi consistait donc ce septicisme dont ses ennemis ont fait tant de bruit, et que la légèreté, qui croit et répète sur parole, a adopté comme une devise de son esprit? Est-ce qu'il n'aurait pas cru, par exemple, à la Nécessité de la Religion? à un Dieu Créateur? à la Spiritualité et, par conséquent, à l'Immortalité de notre âme? à notre liberté et responsabilité morale? Nous avons entendu, sur ces importantes doctrines, les opinions formulées par ceux qui l'ont connu. Écoutons-les maintenant formulées par lui-même. Mais on me dira peut-être : est-ce donc à ses poésies que vous allez les demander? Faut-il vraiment faire grand cas des opinions que les poëtes expriment dans leurs rimes? Ces êtres

délicats et sensibles, entraînés comme ils sont par des brises légères et capricieuses, par mille courants contraires, ne parlent-ils pas bien souvent, involontairement, sous le souffle d'un Génie invisible, qui peut être celui du vrai comme du faux? Et peut-on dire que, dans cet état d'exaltation, les opinions qu'ils proclament leur soient personnelles ? Cette objection, pour les poëtes en général, est assez fondée. Donc, puisqu'ils ne sont vraiment eux-mêmes et ne reprennent leur conscience et leur entière responsabilité, que lorsqu'ils ploient leurs ailes et nous reviennent sur la terre; puisque cette double individualité était surtout remarquable chez lord Byron, qui subissait souvent, malgré lui, la loi de son génie, et se sentait importuné, jusqu'à la douleur, par les voix qui murmuraient à ses oreilles, et le forçaient d'écrire ses propres poésies, nous laisserons de côté ce qu'il a dit en vers, pour ne tenir compte que de ce qu'il a dit en prose. Nous ne le prendrons pas au moment où il se livrait à des mystifications, mais nous le prendrons à l'heure où il descendait au fond de sa conscience, c'est-à-dire dans le silence solennel de ses nuits solitaires et laborieuses. En interrogeant ce bon sens si énergique, et qui lui donnait toujours pour réponse la vérité, qu'a-t-il dit alors de la Religion en général ? Voici une note par laquelle il repousse lui-même les attaques stupides et méchantes de Southey, qui l'appelait sceptique :

« Un culte, dit-il, n'est détruit que par un autre. Ja-

mais il n'y eut, et il n'y aura jamais un pays sans religion. On nous citera la France; mais il n'y eut jamais que Paris et une faction frénétique, qui maintinrent un moment le dogme absurde de la théophilanthropie. L'Église d'Angleterre, si elle est renversée, le sera par les sectaires et non par les sceptiques. *Les peuples sont trop sages, trop instruits, pour se soumettre à* l'impiété du doute. Il peut bien exister quelques spéculateurs sans foi; mais ils sont en petit nombre, et leurs opinions, sans enthousiasme, sans appel aux passions, ne sauraient gagner des prosélytes, à moins qu'ils ne soient persécutés; car voilà le moyen d'augmenter toutes les sectes. »

« Je me sens toujours plus religieux » — écrivait-il dans son mémorandum « par une belle journée de « soleil, comme s'il y avait quelque association, « quelque rapprochement intérieur entre une plus « grande lumière et une plus grande pureté, et la « clarté de l'opaque lanterne de notre existence extérieure. La nuit aussi établit en moi un grand « rapport avec le sentiment religieux; et plus en-« core, quand j'ai regardé la lune et les étoiles « avec le télescope de Herschell et que j'ai vu que « c'étaient des mondes. » Et du Dieu créateur, qu'en pensait-il? Écoutez : « Supposons même que « l'homme ait existé avant Adam, dit-il; la création « doit néanmoins avoir eu une origine et un créa-« teur. La création est une croyance bien plus rai-« sonnable qu'un concours fortuit d'atomes. Toutes « les eaux viennent d'une source, quoiqu'elles « puissent se jeter dans l'Océan. » Et ailleurs encore : « Si, d'accord avec des spéculations, vous

« pouvez même prouver que le monde est des « millions d'années plus vieux que la chronologie « mosaïque, et si même vous pouviez vous débarras- « ser d'Adam, d'Ève, de la pomme et du serpent, « que mettriez-vous à leur place? Le problème « serait-il pour cela résolu? Il faut bien que ce « qui est ait eu un principe; et alors, qu'importe « lequel? »

Mais s'il n'a pas douté de Dieu, aurait-il donc douté de la Spiritualité et de l'Immortalité de l'âme? Voici quelques-unes de ses réponses :

« Qu'est-ce que la poésie? » se demande-t-il à lui-même un jour dans son mémorandum écrit à Ravenne; et il se répond : « Le sentiment d'une première et « d'une future existence. » Dans ce même mémorandum, il dit encore : « De l'immortalité de l'âme, il me « semble qu'on ne puisse pas en avoir le moindre « doute, quand nous réfléchissons un peu à l'action « de notre esprit, qui est dans une activité perpé- « tuelle. J'en ai bien une fois douté, mais la réflexion « m'a mieux éclairé. L'âme agit si indépendamment « du corps, par exemple dans les rêves, avec in- « cohérence, follement, je vous l'accorde; mais c'est « toujours l'âme, et bien plus encore que lorsque « nous sommes éveillés. Or, qu'elle ne puisse pas « agir, aussi bien séparée qu'unie au corps, qui osera « le prononcer? Les stoïciens Epictète et Marc-Aurèle « appellent notre état actuel, une âme qui traîne une « carcasse. La chaîne est lourde, il est vrai; mais « toutes les chaînes, étant matérielles, peuvent être

« secouées et rejetées. Que notre existence future « soit individuelle, qu'elle doive ressembler, plus ou « moins, à notre existence présente, ce sont là d'au« tres questions; *mais il est aussi incontestable que « l'âme sera éternelle, qu'il est incontestable que « le corps ne l'est pas.* Naturellement, je parle ici de « ces questions sans avoir recours à la révélation, « qui est cependant une solution de tout cela, aussi « rationnelle que tant d'autres. Une résurrection « matérielle semble étrange, et même absurde, « excepté comme punition; et toutes les punitions, « qui sont une vengeance et non une correction, doi« vent être moralement fausses. Et quand le monde « sera fini, quelle fin morale, quel but de correction « peuvent avoir les tortures éternelles? Les passions « humaines doivent avoir probablement défiguré sur « ce point les doctrines divines; mais tout cela est « inscrutable. »

Dans son journal écrit à Ravenne, en 1821, nous trouvons :

« On a dit que l'immortalité de l'âme est un grand « peut-être; mais, du moins, il est certain qu'il « en est un bien grand! Tout le monde s'y cram« ponne. »

Et puis encore :

« Je n'ai jamais pu tolérer qu'on introduise le « matérialisme dans le christianisme, qui me semble

« essentiellement fondé sur l'âme. Pour cette rai-
« son, le matérialisme chrétien de Priestley m'a
« toujours frappé, comme une chose mortellement
« absurde. Croyez la résurrection du corps, si vous
« le voulez, mais non sans l'âme! Ce serait bien
« cruel, si, après avoir eu une âme dans ce monde,
« — et tel est certainement l'esprit, de quelque
« nom que vous l'appeliez, — nous devions nous
« en séparer dans l'autre, même pour une im-
« mortelle matérialité! J'avoue ma partialité pour
« l'esprit! »

On a déjà vu que, même dans sa première jeunesse, il trouvait au fond de sa conscience, la certitude de son immortalité. Mais il est également prouvé, qu'à mesure que l'état de son âme s'est perfectionné, s'est élevé davantage au-dessus de la terre et vers tout ce qui est grand et vertueux, cette certitude de notre immortalité, ce grand fait de la conscience, s'est manifesté à son intelligence avec une certitude de plus en plus intime.

Les belles paroles qu'il adressait à M. Parry, peu d'heures seulement avant son agonie, nous le confirment :

« L'éternité et l'espace, disait-il, sont devant mes
« yeux; mais sur ce sujet, j'en remercie Dieu, je
« suis heureux et tranquille. La pensée de vivre
« éternellement, de revivre à une autre vie, est une
« grande consolation. La religion chrétienne est certes
« la plus pure et la plus libérale de toutes les reli-

« gions de la terre; mais le grand nombre de ceux « qui l'enseignent et qui sans cesse troublent les « hommes avec leurs menaces et leurs doctrines, « sont les plus grands ennemis de la religion. J'ai « lu, avec plus d'attention peut-être que la moitié « d'entre eux, les livres de la chrétienté; et j'admire « les principes libéraux et vraiment charitables que « Jésus-Christ nous a laissés. Il y a bien des ques- « tions relatives à ce sujet que personne, excepté le « Tout-Puissant, ne peut résoudre. Qui peut conce- « voir le Temps et l'Espace? Personne, que Dieu « seul : je mets ma confiance en lui[1]. »

Mais, s'il n'a douté ni de Dieu, ni de la Spiritualité et de l'Immortalité de notre âme, aurait-il donc douté de notre Libre Arbitre, et, par suite, de la loi du Devoir, du Droit, de notre Responsabilité morale?

Il faudrait ignorer complétement lord Byron, pour faire une semblable question. Qui donc, plus que lord Byron, a jamais proclamé, plus énergiquement, en prose et en vers, de toute manière, à toutes les époques de son existence, sa croyance à notre libre arbitre, à nos devoirs, à nos droits, à notre responsabilité? Qui s'en est jamais fait une application à lui-même, je ne dirai pas plus généreuse, mais plus cruelle? Qu'on lise seulement son *Manfred*, et qu'on dise si quelque autre poëte a jamais

1. Parry (*The last days of lord Byron*).

développé ces idées philosophiques et chrétiennes, en vers plus énergiques et plus éclatants?

Lord Byron a-t-il vraiment, dans ses poëmes, comme on l'en a accusé, mis en doute la souveraine bonté de la Providence? Dans les angoisses d'esprit et de cœur, que lui a toujours causées le terrible problème de l'existence du mal, ses perplexités, ses doutes ont-ils *dépassé* la mesure des doutes qui ont affligé et qui affligent les plus hautes intelligences, en face de ce grand mystère, quand elles ne sont pas assistées par un secours surnaturel, étranger à la raison, et même souvent quand elles le sont? Leurs défaillances n'ont-elles pas été les siennes? Lorsque son poëme dramatique de Caïn, intitulé *un Mystère*, fut publié, ses ennemis, qui voulaient absolument le faire passer pour un incrédule, profitèrent des argumentations qu'il met dans la bouche de Lucifer, et des doutes qu'elles inspirent à Caïn, pour appeler ce mystère biblique un poëme blasphémateur, impie, et le faire mettre hors la loi, comme tendant à mettre en question la suprême sagesse de la Providence. Certes, dans ce poëme, Lucifer parle en Lucifer! Mais, devait-il donc faire parler l'esprit des ténèbres comme un théologien? et le premier rebelle, le premier assassin, comme un docile orthodoxe? Lord Byron leur a prêté le langage, qui, en bonne logique, devait convenir à ces deux personnages. Milton avait bien fait la même chose, sans pour cela être accusé d'impiété. Il aurait dû, disaient-ils, faire du moins in-

tervenir dans le drame, un interlocuteur chargé de la contre-partie. Mais lord Byron avait appelé le drame *un Mystère;* et il voulait justifier ce titre, en le laissant dans l'état de mystère, si l'on peut ainsi parler. Ne l'eût-il pas voulu, aurait-il pu faire autrement? Que pouvait dire ou faire de mieux Adam, où même l'ange de Dieu, pour apaiser les inquiétudes et les angoisses morales de Caïn, si ce n'est abandonner la discussion, et demander à ce fils rebelle de ployer le genou devant l'incompréhensibilité du mystère? Et puis, si discuter pouvait réussir avec une nature comme celle d'Abel, en était-il de même avec celle de Caïn? Lord Byron devait-il donc faire de ses personnages des docteurs soutenant des thèses métaphysiques? leur faire expliquer l'énigme du mal en théologiens consommés, le regarder et le justifier sous tous ses aspects de mal métaphysique, physique et moral? L'eussent-ils fait, il n'est pas probable qu'ils fussent parvenus à faire goûter cette argumentation à Caïn; il n'est pas probable qu'ils eussent pu délivrer son entendement de toutes ses obscurités, lui inspirer la résignation et l'espérance, apaiser son désespoir et satisfaire la curiosité d'un esprit comme le sien, travaillé et dominé par l'esprit du mal. Si lord Byron avait cru pouvoir expliquer le mal, il n'aurait pas intitulé son poëme : *un Mystère.* Mais, avant tout, lord Byron ne voulait sans doute pas sortir du domaine de la raison, pour faire mieux encore sentir *l'impuissance* de cette raison à concilier, par

sa seule force, des attributs contradictoires. Il l'avait appelé *un Mystère*, et il voulait qu'il restât un Mystère. Dira-t-on, avec quelques-uns de ses biographes, que le reproche qu'on lui adressait était un peu mérité, parce qu'il avait adopté le système de Cuvier? Mais Cuvier n'a jamais nié la Providence, ainsi que Moore semble croire. Au contraire, avec son système il a cru mieux saisir l'économie mystérieuse du plan du Créateur, et faire resplendir encore plus visiblement à nos yeux l'harmonie de tous les êtres, la simple beauté du plan de la création, la libre, providentielle, et bienveillante intelligence de son Auteur.

Après de longues réflexions, ce redoutable problème du mal, qui l'avait, autrefois, tant agité et rendu perplexe dans ses croyances, avait cependant fini par prendre dans son intelligence, si bien organisée, la place qu'il doit avoir. Il avait trouvé la mesure des biens et des maux plus juste. « *Les histoires*, *l'expérience*, écrivait-il dans son mémorandum, *nous font voir que le bien et le mal se balancent ici-bas*. » Malgré les injustices et les tourments que ses ennemis lui causaient, beau, jeune, riche, aimé, admiré, il trouvait, certes, pour lui-même dans la vie, assez de bien pour l'aimer :

« Si je devais recommencer la vie, écrivait-il encore dans son mémorandum, je ne crois pas que je voudrais rien y changer. »

Sans comprendre l'énigme, que personne ne com-

prend, il sentait dans cet ordre de l'univers, qui le fait durer, la bonté de son auteur; il croyait à sa justice; et dans les phénomènes qui font exception et qui continuent l'énigme, il puisait la vive espérance que notre vie n'est ici-bas que commencée, et qu'elle doit se continuer ailleurs. Mais, s'il acceptait avec reconnaissance le bien, s'il se résignait aux injustices des hommes, comprenant que la vie est une épreuve et l'acceptant parfois avec un dévouement et un courage héroïque, surtout dans ses derniers jours, cette résignation de son esprit causait, toutefois, de grandes défaillances à son cœur. Et c'était quand le spectacle des misères de ses semblables s'offrait plus vivement à ses regards. Cette facile résignation qu'on trouve pour les maux d'autrui, au milieu des richesses et du bonheur, était pour son âme généreuse un grand problème, une grande difficulté. Toute jouissance lui était gâtée par la vue d'une souffrance. Il disait à Céphalonie que, « si tout le monde devait être damné et lui seul sauvé, il préférerait s'en aller avec tout le monde. » Cette explosion de générosité a bien pu sembler une extravagance; mais ceux qui l'ont connu, peuvent à peine la trouver un peu exagérée. Il est certain que la résignation aux maux de ses semblables lui semblait un égoïsme, une froideur de cœur, qu'il n'aurait pu se pardonner, et dans de certains moments, s'il avait la plume à la main, l'énergie de sa parole, puisée dans l'énergie de sa générosité, pouvait même paraître une révolte.

Il était précisément dans cet état de cœur, quand il écrivait son *Caïn*, à Ravenne, au milieu de proscriptions, la plupart imméritées, et d'une foule de misères qu'il ne cessait de secourir.

Aurait-il davantage mérité le titre de sceptique, parce qu'il a méprisé l'orgueilleuse philosophie, qui pense pouvoir tout expliquer par la force seule de la raison, même la nature de Dieu? ou bien, parce qu'après avoir entouré, de la double barrière de la foi et du respect, les dogmes essentiels que la raison et la conscience proclament, il préférait et trouvait plus raisonnable la philosophie qui cherche, qui doute, qui s'avoue insuffisante à tout expliquer, qui accepte les mystères comme mystères, et reconnaissant humblement que la part de vérité qui lui appartient est bien petite, lui a fait dire :

« Pour moi, je ne sais rien; je ne nie, n'admets, ne rejette rien[1]. »

Mais, en disant cela, en écrivant ces vers conçus dans un esprit d'humilité philosophique, à qui s'adressait-il? Évidemment à ces métaphysiciens, qu'il aurait lui aussi volontiers définis, « des hommes qui ne savent rien, mais qui, parmi les vérités qu'ils ignorent, celle qu'ils ignorent le plus, est leur propre ignorance. » Oui, il s'adressait, en disant cela, aux

1. *Don Juan*, chant XIV, p. 424

esprits orgueilleux et faux qui, s'élançant, par l'imagination, au delà des limites fixées par Dieu à la raison humaine, croient atteindre la vérité absolue, dont Dieu, pour ses fins inscrutables, s'est réservé, à lui seul, le secret, et qui, dans leur prétention d'expliquer le *comment* de toute chose de la création, quand, en réalité, ils ne savent le *comment* de rien, sont obligés d'appeler explication de simples comparaisons.

Il dit dans don Juan :

« Explain me your explanation.
« Expliquez-moi vos explications. » (*Don Juan.*)

Il parlait de ce qui dépasse la raison, non des grands dogmes, dont il ne doutait pas; enfin il s'adressait évidemment à tous les orgueils dogmatiques, à toutes les intolérances et même à toutes les hypocrisies. Malgré cela, il n'en a pas moins été convenu de dire que lord Byron était sceptique.

Que cette accusation lui soit adressée par un catholique sincère et orthodoxe, qui doit conserver intact le trésor de nos saintes doctrines, et trouver sceptique, ou près de tomber dans l'abîme du scepticisme, quiconque doute d'un dogme quelconque, et, par conséquent, lord Byron puisque, n'admettant pas l'éternité des peines, il mettait, sur ce point, sa raison individuelle à la place de ce qui doit être

accepté par la foi, cela se comprend aisément; mais ce qui ne se conçoit pas, c'est que le reproche lui soit adressé par l'auteur de *Faust*, et par le chantre d'*Elvire* et des *Méditations!* Cependant il en est ainsi, et si ce problème *psychologique* est encore debout, que d'autres que nous l'expliquent.

Résumons-nous. Jusqu'à présent tout ce que nous avons démontré nous donne le droit de déclarer, qu'à l'égard de lord Byron, on a fait une confusion de mots, et que ce qu'on a appelé son scepticisme, n'a été réellement qu'un acte légitime, une situation naturelle et inévitable pour de certains esprits, victimes, pourrait-on dire, du travail contradictoire de la pensée, malgré le désir qu'ils ont d'affirmer. Un certain degré de foi instinctive, élément essentiel du sentiment religieux, ne pouvait pas être en défaut chez lord Byron, puisque la foi est aussi un élément du sentiment poétique; mais il y avait chez lui une combinaison très-puissante d'autres facultés dominées par la conscience, qui l'entraînait à peser scrupuleusement le mérite des idées d'autrui.

Cette combinaison chez lui de l'esprit philosophique et de la foi instinctive, ne pouvait donc pas produire la croyance aux choses qui ne lui semblaient pas avoir été assez assujetties à des preuves définitives, qui ne lui semblaient point encore devenues l'objet d'une conviction raisonnée. Mais elle produisait plutôt une espèce de doute expectant, un état de l'esprit qui désire et qui attend une démonstra-

tion décisive, pour repousser l'erreur et saluer la vérité. On peut donc dire que ce qu'on a appelé chez lui septicisme, n'était, certes, pas le doute artificiel de parti pris, qui seul en mérite le nom; mais le simple résultat de l'observation et de la pensée, nullement celui de la passion. Cette combinaison de facultés l'entraînait surtout à répudier l'esprit de système, considéré par lui comme l'élément de l'orgueil, qui fait prospérer l'erreur et languir la vérité, son idole.

Il nous semble être en droit, surtout, de dire, qu'en religion, ce scepticisme ne lui a jamais caché les *grandes vérités fondamentales*, qu'il acceptait autant comme conviction de son intelligence, que comme satisfaction de son cœur. Le scepticisme humble, modeste, viril, de lord Byron a été le scepticisme des Grands Esprits; ses défaillances, leurs défaillances; celles de Pascal, celles des saints eux-mêmes, restés saints, malgré cela. La journée sera-t-elle appelée *tempestueuse*, parce que quelques vapeurs ont momentanément passé devant le soleil?

Maintenant, est-il nécessaire de dire de quoi il a douté? En démontrant ce qu'il a cru, on trouvera l'exception inutile. Il a cru à *un Dieu créateur*, *à une âme Spirituelle*, *par conséquent Immortelle*, mais que Dieu *pourrait anéantir*, comme il l'a *tirée du néant*. Il a cru au *libre arbitre*, à *notre responsabilité*, à *nos droits* et à *nos devoirs*, et surtout à l'*obligation* de pratiquer le grand précepte — qui

est tout le christianisme — de la charité et du dévouement à son prochain, jusqu'à lui sacrifier sa propre existence. Il a cru même à toutes les *vertus*, depuis les moindres, les plus aimables; les vertus sociales, jusqu'au plus *difficiles* et *héroïques*. Mais l'expérience et la nature de son esprit ne lui permettaient pas d'illusion, ni de se laisser influencer par des apparences et des belles phrases; il a souvent trouvé sage et prudent de douter, de ne pas s'agenouiller devant les simulacres, sans auparavant examiner l'idole; et si, après examen, il le trouvait digne, aucune adoration, en profondeur et en sincérité, ne surpassait la sienne.

Mais était-il orthodoxe? va-t-on encore demander. A cela on peut répondre que, s'il n'a pas eu, pour toutes les doctrines dont la preuve repose sur l'inspiration des livres saints et sur l'infaillibité de l'Église, le même degré de foi que pour celles qui ont un caractère propre d'évidence et qui peuvent se défendre par toutes les preuves rationnelles, et logiques; si cette foi docile et heureuse lui a fait défaut, ce n'est pas qu'il ne l'ait désirée; au contraire, rien ne lui aurait apporté un plus grand bonheur, que de pouvoir donner un auxiliaire si puissant à sa raison. Car il sentait que, pour ferme et puissante que la raison soit dans cet ordre de croyance, elle demeure toujours un peu chancelante et inquiète. Mais, bien qu'il eût dans son cœur tous les éléments essentiels du sentiment religieux, cette tendance

instinctive ne pouvait cependant pas l'amener à la foi docile des choses, qui ne lui semblaient pas avoir été suffisamment appuyées sur des preuves définitives. Et cela, parce que deux autres facultés prédominaient en lui : la *conscience* et l'*esprit philosophique*, qui lui donnaient un besoin impérieux de peser la valeur des idées d'autrui et de les rendre l'objet d'une conviction profondément raisonnée avant de les accepter. La conviction, dans un certain ordre d'idées, ne pouvait donc entrer facilement dans son esprit. De là ce qu'on a appelé son scepticisme, qui était plutôt, répétons-le encore, un doute expectant sur quelques points de croyance seulement, un état de l'esprit qui attend pour dire, « je crois », des preuves tout à fait décisives : doute qui est en toute chose l'école de la vérité, et qui fait dire à Bacon, « *qu'un philosophe qui sait douter en sait plus que tous les savants.* » Mais enfin, c'était bien là l'état de son esprit sur bien des points, sur bien des mystères et sur l'ordre surnaturel. D'aucun mystère lord Byron n'aurait dit qu'il n'était pas une vérité, mais seulement que cette vérité nous reste trop profondément cachée dans son essence intime, et qu'on ne peut pas l'admettre comme telle, si les témoignages, qui l'affirment et nous l'imposent, ne présentent pas tous les caractères de certitude irrécusable. Toutefois il ajoutait aussi que le défaut de ces caractères ne lui paraissait pas plus *grand*, ni plus *contradictoire*, dans les *mystères de la religion, que dans ceux de la science et de la raison.*

Quant au Surnaturel, au miracle, pourquoi donc l'aurait-il trouvé absurde et impossible, puisqu'il admettait la toute-puissance de Dieu? Son esprit était trop juste pour ne pas comprendre que le miracle nous domine partout, depuis l'origine même de notre race. Il s'est demandé souvent si un premier homme a pu être créé enfant? « La raison n'a pas besoin, pour croire à ce miracle, de s'inspirer de la Genèse, » a dit un grand philosophe chrétien.

On parlait un soir, à Pise, dans le salon de Mme la comtesse G.... où lord Byron passait toutes ses soirées, d'un bruit qui courait à l'égard d'un certain miracle, qu'on disait avoir été opéré à Lucque.

Le miracle était par lui-même accompagné de quelques circonstances qui pouvaient prêter à la critique et à la plaisanterie; on ne lui épargnait ni l'une ni l'autre. Sh...., qui ne s'écartait pas de sa philosophie, au nom de la métaphysique et de toutes les sciences naturelles et historiques, traita les miracles en général comme une superstition fâcheuse pour l'humanité.

Lord Byron, qui ne voulait jamais discuter, s'associa, lui aussi, aux plaisanteries générales, selon l'habitude de son esprit, toujours prêt à regarder les choses par leurs contrastes. Il riait de l'absurdité de l'anecdote, mais sans malice aucune. Mme G.... seule ne riait pas. « Vous croyez donc à ce miracle? lui dit lord Byron. — Je ne dis pas que je crois précisément à ce miracle, lui répondit-elle, mais je

crois bien aux miracles, puisque je crois en Dieu et à sa toute-puissance, et que je ne pourrais pas croire que Dieu fût privé de liberté, quand je sens la mienne. Et si je ne devais plus croire aux miracles, il me semblerait ne plus croire en Dieu et perdre ma foi. »

Lord Byron devint sérieux. « Au fait, dit-il, la philosophie du bon sens est la meilleure et la plus vraie. »

On continua néanmoins à parler sur le même ton, et M. M...., esprit fort, alla jusqu'à condamner le surnaturel, au nom des lois générales et permanentes qui dominent la nature, et à reléguer les miracles parmi les erreurs et les légendes qui ont cours auprès des esprits incultes. D'après le ton plaisant de la conversation, il avait peut-être cru que lord Byron allait s'associer à ces croyances ou plutôt à ces non-croyances.

Mais, entre ce qui se passait au fond de l'âme de lord Byron et sa surface, il y avait souvent l'infini.

« On se laisse aller trop souvent, dit-il, à la mau-
« vaise habitude de plaisanter, faculté que Dieu nous
« a peut-être accordée pour nous dédommager de la
« peine que nous présente la difficulté de tout croire,
« comme on donne des joujoux aux enfants malades.
« Mais vraiment, je ne vois pas pourquoi Dieu serait
« obligé de nous conserver toujours dans l'univers
« l'ordre qu'il y a créé une fois. A qui a-t-il donc
« donné sa parole qu'il ne le changera pas un beau
« jour, en tout ou en partie? Qui nous dit qu'il ne

« nous fera pas lever un jour la lune en forme ovale « ou carrée plutôt que ronde? »

Il disait cela en souriant; mais il ajoutait ensuite sérieusement : « Ceux qui croient à un Dieu créa- « teur ne peuvent pas refuser de croire à la possibi- « lité des miracles, car ils voient en Dieu le premier « entre tous les miracles. »

Enfin, s'il était incertain sur quelques points secondaires, lord Byron a fixé lui-même la ligne où s'arrêtaient ses croyances essentielles, et cette ligne est marquée bien énergiquement, à toutes les époques de sa vie. Sa tendance, ou du moins son grand désir d'élargir le cercle de son christianisme — dégagé de l'intolérance, faite, selon lui, pour faire reculer vers l'incrédulité, — ne cessa jamais de se montrer dans ses paroles et dans ses écrits, quoiqu'il se maintînt toujours dans la philosophie du bon sens.

N'oublions pas d'ajouter surtout, que, à mesure qu'il s'éloignait de la première jeunesse, il reconnaissait la faiblesse orgueilleuse de cet esprit, qui se cache sous le nom de science; que plus il méditait sur la nature, plus il entendait la voix de là-haut, plus il reconnaissait la main du Créateur sur cette nature, et que les doutes, qui autrefois avaient pu troubler passagèrement son esprit, faisaient de jour en jour plus de place à la lumière et à la paix de son âme.

Mais, dira-t-on encore, lord Byron priait-il?

Nous avons déjà vu ce qu'il pensait de la prière.

Nous avons prouvé que ses poésies prenaient souvent la forme de la prière; nous avons lu, avec admiration, en différents passages, des vers sublimes, qui sont une réponse à ceux qui l'accusent d'irréligion, en même temps qu'une expansion de son âme envers Dieu.

Nous savons aussi avec quels sentiments il s'approchait des lieux consacrés à la vie religieuse, et quel charme avaient pour lui les cérémonies du culte de la divinité. Tout cela serait, certainement, une réponse bien suffisante. Néanmoins, nous ajouterons, et nous répéterons encore, que si sa manière de prier n'était pas celle du vulgaire, que si elle n'était pas précisément celle que lui demandait, par exemple, Kennedy : elle s'élevait vers Dieu par élans, à la manière des grandes âmes. « Les céré« monies extérieures ne sont, disait Fénelon, que « des marques du culte *intérieur, qui est tout l'es« sentiel.* »

Plutôt qu'une demande de grâces, de miracles en sa faveur, sa prière était une aspiration vers Dieu, un remercîment, une bonne œuvre surtout. « Aux yeux de Dieu, — dit une belle âme, — une bonne action vaut encore mieux qu'une prière. »

Telle avait été sa manière de communiquer avec Dieu, même dans sa première jeunesse; mais telle, surtout, fut celle de sa dernière heure, si sublime. En ce moment solennel, peut-on douter que son désir n'ait pas été celui de vivre? Tous les fruits de ses sacrifices étaient encore à recueillir. Sa moisson

commençait alors à mûrir. A force d'héroïsme, il commençait à se révéler aux hommes. Il avait la jeunesse — sa trente-sixième année venait à peine de s'accomplir, — la beauté, la richesse, le rang, le génie ; il était adoré, entouré de toutes sortes d'affections; mais en même temps, il avait une armée de jaloux et de méchants à combattre et à vaincre ! Et pourtant, au moment de perdre tout cela, quelle a été sa prière ? a-t-elle été égoïste ? indiscrète ? qu'a-t-elle sollicité ? a-t-elle demandé un miracle en sa faveur ? Non ! elle s'est résumée en quelques paroles sublimes, dignes à la fois de la divinité, et de l'âme créée à son image ; cette prière a été celle d'un Dieu agonisant : « Que votre volonté, ô mon Dieu ! soit faite, et non la mienne ! »

Et alors, se plongeant pour ainsi dire dans la sagesse, la justice et la miséricorde de Dieu, bien persuadé que Dieu seul savait ce qui était le mieux pour lui, le calme et la sérénité se répandirent sur son visage; et il ne proféra plus que ces mots : « Maintenant, laissez-moi dormir. »

C'était le jour solennel qui apporta à la terre l'espérance de l'immortalité, et son réveil dans ce jour même se fit dans le sein de Dieu.

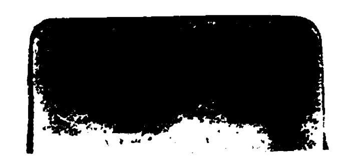
FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Nothing on M




17495.507
Des idees religieuses de Lord Byro
Widener Library 003082684
3 2044 086 786 217